

”

DES PROFONDEURS, JE CRIE ...

Paroles de survivants

SOMMAIRE

Introduction de la cellule.....	P 5
Préfaces proposées par les membres du collectif.....	P 6
Accueil par le provincial l'après-midi	P 8
Témoignages	p 9
Témoignage 1	P 10
Témoignage 2	P 12
Témoignage 3	P 16
Témoignage 4	P 17
Témoignage 5	P 18
Témoignage 6	P 19
Témoignage 7	P 21
Témoignage 8	P 23
Témoignage 9	P 27
Témoignage 10	P 38
Témoignage 11	P 39
Témoignage 12	P 41
Témoignage 13	P 43
Témoignage 14	P 44
Témoignage 15	P 46
Témoignage 16	P 47
Témoignage 17	P 49
Témoignage 18	P 52
Témoignage 19	P 55
Témoignage 20	P 59
Témoignage 21	P 63
Témoignage 22	P 67
Témoignage 23	P 72
Témoignage 24	P 75
Témoignage 25	P 77
Introduction de la mosaïque par sœur Samuelle	p 80
Mot final du provincial	p 83
Extrait des messages reçus à l'issue de la journée ...	p 85
Petite conférence pour les enfants	p 90

INTRODUCTION DE LA CELLULE

Le recueil que vous tenez entre vos mains est issu de la journée mémorielle pour les personnes victimes d'agressions sexuelles de la part de jésuites. Cette rencontre s'est tenue le 1^{er} mars 2025 aux Facultés Loyola Paris.

À l'occasion de cette journée, plusieurs personnes victimes ont accepté de lire ou faire lire leur témoignage.

Comme peut le suggérer l'œuvre d'art qui a été réalisée pour cette occasion et qui se trouve en couverture, ce sont des vies qui ont été brisées par les agressions ; des vies qui ont souffert et qui ont fait souffrir ; des vies qui se sont reconstruites, ou tentent de le faire encore.

Les vingt-cinq témoignages ici rassemblés sont de styles et de tailles variés. Ils ont été anonymisés ou pas, en fonction du souhait de leurs auteurs et de la législation en vigueur.

Tous expriment la violence de ce qui a été vécu, l'irréparable aussi qui a marqué à vie des personnes, qui témoignent pour tant d'autres qui auraient pu s'exprimer.

Que ces écrits soient autant de sentinelles pour accompagner le travail de mémoire, de vérité et de prévention dans l'Église et plus particulièrement dans la Compagnie de Jésus.

Mme Agnès DELÉPINE – P. Grégoire LE BEL, sj
*Cellule d'écoute et de prévention des abus
des jésuites d'Europe occidentale francophone*

PRÉFACES PROPOSÉES PAR LES MEMBRES DU COLLECTIF

Fallait oser... ils l'ont fait !

Rassembler tous ces cris, ces fureurs de vies brisées pour assumer les écarts, les crimes qu'eux n'ont pas commis, mais pour signifier leur responsabilité commune par le lien de compagnons qui les unit ! Fallait oser !

Entendre toutes ces souffrances, tues tant d'années, a juste été supportable : les visages se sont crispés, les larmes ont coulé... mais il le fallait au nom de la vérité ! Fallait oser !

Mais qu'est-ce d'entendre ces témoignages, de les lire : un moment de remise en question, un moment de honte et de compassion : si peu donc face à ces années de vies fracassées, brisées, explosées qui n'ont jamais retrouvé leur sérénité ? Fallait oser !

Il restera cette trace si elle n'est pas perdue, oubliée ou reléguée dans un grenier, pour rappeler l'innommable et éviter de telles horreurs qui dénaturent la mission et crucifient les saints et les bons ! Fallait oser !

Christine

Lorsqu'au début de l'été 2024 j'ai été contacté pour participer à l'élaboration de l'événement du 1^{er} mars, un double mouvement m'a traversé : la nécessité d'en être, et l'inquiétude de ce que je vivrais.

Dès la première rencontre, la peur a laissé place à une détermination enracinée dans l'expérience d'être ensemble. De jour en jour, des amitiés sont nées des larmes partagées, des mots qui se cherchent, des décisions discutées. Une communauté est née, de compagnons d'épreuve, révoltés et bâtisseurs.

Le jour J, dès le premier témoignage, et de plus à plus à mesure que les survivants parlaient, en vérité, dans ce qui les habitait de colère,

de désespoir, d'espérance aussi, chacun unique ; à mesure que la musique élargissait le silence pour l'accueil des mots d'après ; une communauté se constituait, vibrante, vivante en s'adressant aux jésuites, témoins des maux du passé, des souffrances présentes, pour un avenir différent.

De l'après-midi, je retiens cette main sur mon épaule de l'un des amis du collectif. Nous traversons l'abîme ensemble. Ce qui a été vécu ne pourra être effacé : les blessures, même guéries, laissent une cicatrice. Ce que nous avons vécu ensemble non plus ne s'effacera pas : la force de vie est là, comme les liens.

Le Provincial, au nom des jésuites, a demandé pardon et a promis des mesures de réparation, de prévention, de formation. Je souscris, et j'ajoute un profond merci à vous toutes et tous, survivants : vous êtes les premiers acteurs de cet événement transformateur et prometteur.

Guilhem sj

Cela m'est arrivé, d'une manière singulière.

Mais c'est arrivé à tant d'autres, sous des formes différentes, dans des lieux divers, une fois ou deux ou de manière répétée, prolongée pendant de longues années.

Le mal a été commis par des hommes consacrés, ordonnés. La confiance a été trahie, des corps ont été souillés, des esprits obscurcis, des êtres humains, des enfants, des hommes, des femmes, ont été touchés en profondeur, marqués à jamais.

Les témoignages qui suivent illustrent la diversité des situations, des époques. Ils ont été portés lors de la Journée mémorielle organisée par la Compagnie de Jésus.

Ils ne sont qu'un échantillon. À travers eux, écoutons le cri de tant et tant de victimes.

Alice

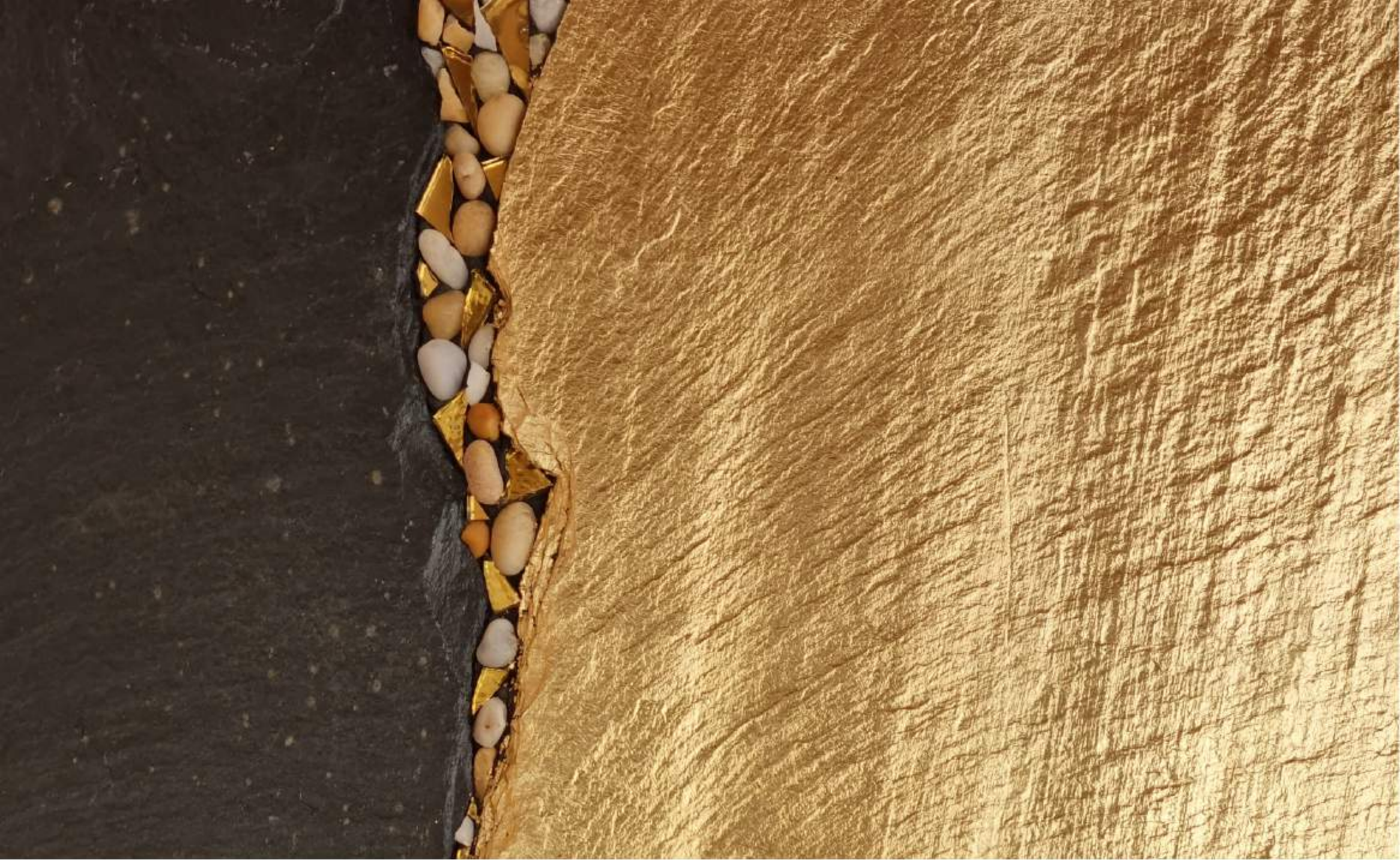
ACCUEIL PAR LE PROVINCIAL L'APRÈS-MIDI

Merci à chacun et chacune d'être présent aujourd'hui. Merci à toutes celles et ceux qui viennent de nous rejoindre. Pour beaucoup parmi nous, personnes victimes et témoins, amis et proches de ces personnes, mais aussi des jésuites qui ont aujourd'hui des responsabilités de gouvernement ou en ont eu hier, la journée a commencé ce matin. Nous avons écouté des témoignages, des témoignages de trop nombreuses souffrances et injustices. Nous avons pleuré ensemble, mais aussi déjeuné ensemble.

Je suppose que vous avez déjà entendu parler des béatitudes – ces appels au bonheur. L'une d'elles, m'a longtemps choqué : « *Heureux ceux qui pleurent, ils seront consolés* ». Il y a tant de manière de mal comprendre une telle affirmation. Nous ne sommes appelés ni à pleurer davantage, ni à faire pleurer, encore moins à faire souffrir pour provoquer des larmes. J'avais donc des difficultés à comprendre cette béatitude, jusqu'à ce que des traductions – notamment en anglais – me donne une indication pour sauver ce « *heureux ceux qui pleurent* ». Il faut ajouter en français un petit « avec »... ceux qui « pleurent avec ».

Vous qui avez été victimes, cela fait longtemps que vous avez appris la compassion, à pleurer avec, comprenant mieux que quiconque la souffrance d'autrui ; vous avez peut-être trouvé les occasions de pleurer ensemble, dans des groupes de parole ou associations. Ce matin, nous avons pleuré ensemble, personnes victimes et témoins, ainsi que jésuites et amis des jésuites. Ces petits mots « avec » ou « ensemble » sont si importants ! La journée d'aujourd'hui matérialise cet « avec » ou cet « ensemble ». Le fait que nous portions toutes et tous le même petit ruban témoigne de cet « ensemble ».

Thierry Dobbelsstein sj



TÉMOIGNAGES

(La personne victime a souhaité que le témoignage ne soit pas anonymisé.)

Mon histoire avec le père Gilbert Lamande sj commence en 1990, j'avais 45 ans. Je vois défiler devant mes yeux des images extrêmement surprenantes. Dans un camp de vacances, que ce prêtre jésuite, aumônier à Saint-Louis de Gonzague, organisait tous les ans, en pleine nuit, je cherche le sommeil. J'ai neuf ans. Je le vois se glisser dans mon lit, me caresser le torse, sous mon pyjama, puis les fesses ; j'ai alors un mouvement instinctif de rejet. Il sort du lit, puis plus rien. L'enfant de neuf ans que j'étais, a mis en place inconsciemment, pour se protéger, ce qu'on appelle une amnésie post-traumatique.

Intrigué, je cherche à le rencontrer, mais il est décédé, me dit-on.

Ce n'est qu'après ma retraite que j'écris aux jésuites, leur demandant si le père Gilbert Lamande sj était connu comme pédocriminel. Après leur réponse négative, je leur demande de faire une enquête pour savoir s'il avait fait d'autres victimes, car dans le cas contraire, je crains d'être devenu fou ou schizophrène. Ils mettent six mois à m'opposer un refus très ferme, et dans la foulée, j'envoie mille courriels aux anciens élèves. Dix m'ont répondu avoir aussi été victimes de ce prêtre ! Le provincial de l'époque, décide de créer une commission d'enquête. Mais il me faudra le harceler pendant 4 ans, pour qu'en 2014 soit créé un « groupe d'accueil de victimes d'abus moraux ... » sans mention d'abus sexuels ! Toutes mes démarches depuis 2010 sont consignées sur mon blog.

À ce jour, une cinquantaine de victimes de prêtres, dont 25 du père Gilbert Lamande sj, m'ont contacté, par l'intermédiaire de ce blog, ou d'actions médiatiques. Quatre m'ont avoué : « *tu es la première personne à qui j'en parle* ». Ces paroles m'ont profondément touché et me perturbent encore. Comment des hommes entre 50 et 80 ans peuvent-ils vivre avec cette souffrance enfermée en eux. Ils m'ont parlé car ils avaient vu ma main tendue, dans mon blog, ou dans des médias.

Depuis, je demande sans cesse aux jésuites de mener des enquêtes pour chacun des 100 jésuites pédocriminels connus, et je reçois toujours le même refus obstiné.

Récemment, quatre appels à témoignages concernant 9 jésuites, dont seulement cinq étaient nommés, ont été mis en ligne sur le site des jésuites. Cela semble être un grand pas en avant, sauf que ce site est hyper confidentiel.

Le nom du prédateur est fondamental. J'en veux pour preuve cette phrase de la dernière page du livre *Prière de ne pas abuser* de Patrick Goujon sj, lui-même victime d'agressions sexuelles dans son enfance, par un prêtre : « *La joie m'a saisi quand le nom de l'agresseur fut prononcé par un autre que moi : je n'avais pas déliré ; j'étais sauvé.* »

Mais les jésuites de France se refusent à publier ces noms, sauf s'ils ont déjà été rendu public par une autre personne ! Et ceci bien que les jésuites des USA et du Canada aient rendus public les noms de tous les prédateurs connus de leur congrégation !

Il faut comprendre que parler, pour une victime qui s'est tue pendant des dizaines d'années, c'est revivre toutes les souffrances et les émotions vécues lors des agressions ou des viols.

J.M. Sauvé, président de la CIASE, disait qu'il était plus difficile à une victime de parler que de sauter du deuxième étage de la tour Eiffel ! M. Garapon, président de la CRR, lors de la journée CRR du 12/12/2024, a conclu son intervention en « *prenant acte que seul 1% des victimes ont pu contacter la CRR ou l'INIRR* ». Pour les jésuites, cela représente 5 850 victimes, en reprenant le chiffre de la CIASE de 60 victimes, en moyenne, par prêtre pédocriminel ! À la suite de la publication du rapport de la CIASE, les jésuites écrivent dans leur revue : « *Pour mesurer l'ampleur du problème, on ne peut donc nulle part, ni en France, ni ailleurs, se contenter de recenser les plaintes et les témoignages. En d'autres mots, tout témoin est le porte-parole de bien d'autres qui resteront discrets* ».

Mes frères jésuites, qu'attendez-vous pour tendre la main à ceux qui n'arrivent pas à vous parler ?

Je m'appelle Roland Tran Van.

(La personne victime a souhaité que le témoignage ne soit pas anonymisé.)

J'ai été agressé sexuellement, à plusieurs reprises, entre 1967 et 1971, par Louis Mouren, jésuite¹, aumônier général adjoint des prisons, décoré de la Légion d'Honneur et du Mérite National. Dans un livre-hommage, *Lumière derrière les barreaux*², on découvre le portrait et le passé élogieux de ce prêtre qui, au moment de l'Épuration, a accompagné quelque 120 condamnés à mort au poteau d'exécution dont les grandes figures du Régime de Vichy et de la Collaboration : Pierre Laval, Joseph Darnand, Fernand de Brinon, Robert Brasillach, Jean Luchaire...

Moins élogieux est son portrait dévoilé par Lucien Rebatet, écrivain-journaliste collaborationniste, qui décrit comment il opérait pour tenter d'arracher et brandir comme un trophée, la conversion des mécréants notoires promis au poteau : « *Mais le vrai directeur de nos âmes était le Père Mouren, beau jésuite de quarante ans / on lui avait dit que je n'envisageais pas très sérieusement mon exécution. Il avait donc entrepris de me nourrir des images de la mort. Il entra chez moi vers neuf heures du soir, m'entretenait longuement de "ses fusillés" / me décrivait avec la plus grande complaisance les crânes ouverts, les yeux arrachés, les poitrines défoncées / Quand il me quittait, le sang et la matière cervicale éclaboussaient mes murs, vingt cadavres jonchaient mon plancher. Je trouvais simplement le procédé naïf et un peu choquant. Le Père Mouren a volontiers raconté par la suite que si j'avais dû aller au poteau, il m'aurait eu in extremis. Je lui en ai beaucoup voulu... »³.*

En 1954, Mouren fonde *Les Liens brisés* pour favoriser le reclassement social et familial d'enfants abandonnés ou délaissés, et de jeunes

¹ Roland, *De la lumière à l'ombre - de l'ombre à la lumière dans Quand le diable a revêtu l'habit*, Éditions Karthala, mai 2024, p. 115-130.

² Paul Duclos, *Lumière derrière les barreaux*, Paris, Fayard, 1988 - Prix Broquette-Gonin (littérature), 1989.

³ Lucien Rebatet, *Les Mémoires d'un fasciste, 1941 à 1947* (tome 2), Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1976, p. 137.

délinquants. Par l'entremise de cette association, il sélectionne ses proies, « *des enfants bien choisis, afin de ne pas s'user sur des sujets irrécupérables* » est-il écrit. La plupart étaient enfants de femmes abandonnées. Il aime dire : « *J'ai des centaines d'enfants* », et aussi comment s'y prendre avec eux : « *Je leur parle très doucement / Il faut créer une atmosphère, il faut les détendre / Il ne faut pas les harceler* ».

Il stigmatise aussi les "mauvais" parents : « *Quand parlera-t-on avant tout des adultes indignes du nom de père ou de mère de famille ? ... des adultes incapables d'élever des enfants qui, par leur manière de vivre, leurs exemples néfastes, perturbent gravement, profondément, le psychisme de l'enfant et nuisent à son développement intellectuel et moral, sans parler souvent du délabrement physique. Le vrai problème est là !* ». Et il s'attriste « *de rencontrer ces jeunes qui feraient de vrais hommes et de bons citoyens, si on leur donnait le droit à une vie saine, équilibrée, épanouie⁴* » ... Droit dont ce digne révérend pervers m'a diablement privé.

De 1954 jusque dans les années 80, plus de 1500 garçons ont été placés par *Les Liens brisés* dans diverses écoles, à Saint-Nicolas de Vaugirard, à Saint-Nicolas d'Issy-Les-Moulineaux... Il me prélève dans l'orphelinat des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, à Saint-Germain-en-Laye, "*Tu diras à ta mère que je paie tout*", et m'envoie à Saint-Euverte à Orléans. J'ai 13 ans, la première fois, quand il ferme le verrou derrière moi, comble de la transgression et de la perversion, au 42 rue de Grenelle où il m'a attiré. Sidération. Dissociation. Sa grosse langue intrusive dans ma bouche à la recherche du consentement. "*À toi, à toi*". L'imposition de ma main sur son sexe. Il halète. Il saccade. La lumière de l'enfance s'éteint brusquement. Ensuite, la dégringolade scolaire, les abus répétés pendant 4 ans. "*Je n'aime pas ce que vous faites avec moi*". Mon renvoi enfin qui l'oblige, soulagé, à se débarrasser de moi. Ce n'est que le 5 octobre 2021, avec le rapport de la CIASE, que le verrou saute. Je mesure alors combien mon existence a été déroutée, altérée, entravée, bâillonnée, marginalisée, alcoolisée, par la faute

⁴ Paul Duclos, *op. cit.* p. 34.

de ce prêtre. Une vie sous emprise qui n'aurait pas dû être. Cette vie qui fait que je suis là, aujourd'hui, avec lui et mon ressentiment. « *Les hommes ne sont souvent que ce qu'on leur a permis d'être* » disait-il.

Dans cette Compagnie aux allures militaires, où obéir "comme un cadavre" est de règle, on me donne que Mouren était un "électron libre". Ancien courtier en bourse, il a certainement su donner le change à ses supérieurs et maquiller ses comptes de conscience mais je peine à croire que personne n'a jamais rien vu, jamais rien su. Son successeur, René Bernard, mis en cause pour des agressions sexuelles sur des jeunes femmes, a, lui, été relevé de ses fonctions en 1998⁵. Que s'est-il passé au sein des *Liens brisés* pendant près de 60 ans, de 1954 à 2013⁶ ?

Depuis 1985, Mouren jouit paisiblement du repos éternel. Mais toujours électron libre, il ressuscite de temps à autre. « *Encore un saint* » s'écrit François Lefort, prêtre lui-même condamné à huit ans de prison pour viol et agressions sexuelles⁷. En 2013, Mouren est l'un des principaux protagonistes dans un projet d'adaptation audiovisuelle sur la conversion en prison de Jean Luchaire, fusillé en 1946⁸. Et sa dernière apparition, dans un mémoire universitaire, date de novembre 2021, un mois seulement après la remise du rapport SAUVÉ⁹. Je ne supporte pas que ce jésuite puisse encore être glorifié, que sa face sombre soit occultée, qu'il continue d'entretenir le mensonge et de maintenir son emprise sur les victimes survivantes. Il n'y a pas prescription dans ma tête. Mouren déclarait : « *La vraie*

⁵ <https://www.jesuites.com/abus-et-violences-sexuelles-appel-a-temoignages/> *La Compagnie de Jésus d'Europe occidentale francophone précise qu'en date du 1^{er} octobre 2025, aucun témoignage direct concernant ce jésuite n'est parvenu à sa Cellule écoute et prévention*

⁶ Dissolution de l'association Les Liens brisés. Décret du 12 avril 2013, JORF du 14 avril 2013.

⁷ François Lefort, *La vie passionnément*, Paris, Éditions Chemins de traverse, 1985, p. 90.

⁸ Projet d'adaptation du livre de Cédric Meletta, *Jean Luchaire / L'enfant perdu des années sombres*. Le projet s'intitulait « Le gracié de Dieu (La vie de Jean Luchaire) ». Le lien vers cette source n'existe plus sur internet.

⁹ <https://hal.univ-lorraine.fr/hal-03257093v2>, p. 20.

rééducation se fait le jour où l'homme prend conscience de sa faute, mais jusqu'à ce qu'il reconnaisse sa culpabilité, rien n'est assuré. »¹⁰. J'irai sur sa tombe, avec l'enfant, lui demander s'il reconnaît sa culpabilité.

Jésuites, en 2021, vous concédiez que pour savoir combien de personnes victimes restent silencieuses, on ne pouvait se contenter de recenser les plaintes et les témoignages¹¹. En mars 2023, vous affirmiez votre résolution de faire la lumière sur les exactions commises dans le passé et vous promouviez le lancement d'appels à témoins sur votre site¹². En décembre 2024, un sondage effectué, ici même, a révélé que, hormis quatre des vôtres, personne dans l'assemblée n'avait entendu ou vu lesdits appels¹³. En France, de 1950 à ce jour, rien qu'en reprenant vos chiffres, de 97 jésuites identifiés¹⁴ et de 25 victimes estimées par agresseur, environ 2300 victimes resteraient silencieuses, dont certaines à jamais. Pour aider et encourager les victimes à briser ce silence mortifère, ne pensez-vous pas qu'il est urgent de vous engager plus avant sur le chemin du *Magis*, et d'accélérer le pas vers davantage de transparence, de justice et d'humilité ?

Pour faciliter « le travail de vérité » concernant les agressions perpétrées par l'abbé Pierre, la Conférence des évêques de France a anticipé l'ouverture de ses archives. Vous pouvez aussi le faire. Comme vous pouvez mandater un tiers indépendant pour enquêter objectivement sur les violences commises ; comme vous pouvez publier la liste des jésuites incriminés, les lieux dans lesquels et les années durant lesquelles ils ont sévi, comme l'ont fait vos confrères américains et canadiens. Des actes forts et une large médiatisation crédibiliseraient votre parole.

¹⁰ Louis Mouren, *Expérience d'un Aumônier itinérant*, Journées d'études des aumôniers de prisons et du Secours catholique, La Rochelle, juin 1949.

¹¹ <https://www.jesuites.com/wp-content/uploads/2021/12/Echos-jesuites-2021-4-Hiver-DEF.pdf>

¹² Newsletter des jésuites n° 92 - 17/03/2023

¹³ <https://www.reconnaissancereparation.org/une-experience-de-justice-reparatrice/> / Mon intervention à 2.31.00 jusque 2.37.40.

¹⁴ <https://www.jesuites.com/lutte-contre-les-abus-sexuels-ou-en-sont-les-jesuites/>

CONTREFAÇON

Ces quelques mots de rien
Visant à m'affranchir,
Je les entends toujours
M'incitant sourdement
À me déshabiller
Pour son plaisir à lui
Et la joie – si mauvaise –
De disposer de moi
Pour mieux me rabaisser.
Mais j'ai vu clair à temps
Et je ne l'ai pas fait,
Laisant ce débauché
À ses débordements.
Ces quelques mots de rien
Que j'avais enterrés,
Les voilà comme des loups
Aux portes de mon âme.
Les voilà comme des loups
Qui hurlent à la lune.
Ces quelques mots de rien
J'ai pu les déposer.

M'alléger du fardeau
Dont j'endurais le poids
Sans rien connaître d'autre
Que mon propre malheur...
Et la lumière a lui
En mon obscurité :
Des années de silence
Sont sorties des archives,
Avec des faits semblables,
Touchant d'autres victimes
Sur d'autres continents !
Ces quelques mots de rien
Que j'avais enterrés,
Les voilà comme des loups
Aux portes de mon âme.
Les voilà comme des loups
Qui hurlent à la lune.
Je n'ai pas peur des loups
Qui hurlent à la lune,
Mais des mots que l'on glisse
Aux êtres sans défiance,
Afin de les corrompre.

J'étais un petit canot,
sans gouvernail ;
je cherchais un capitaine,
quelqu'un qui m'apprenne à naviguer,
pour aller quelque part.

Mais malgré ton charisme, tu t'es comporté comme si tu avais mon âge.

Je ne crois pas à tes excuses et je regrette d'avoir serré la main que tu m'as tendue ; je ne veux pas savoir qu'est-ce qui t'a conduit à agir de cette façon ; cela t'appartient.

Je n'oublierai jamais que la Compagnie de Jésus ait pu écouter et reconnaître ma peine.

Je n'oublierai jamais que la Commission de Reconnaissance et Réparation ait pu rendre cette rencontre possible, avec lui ; car je peux enfin couper cette ancre qui traînait au fond de mon âme.

Puissent les futurs prêtres, interroger leurs pratiques, leur posture.

« LIBRE ET AIMÉE »

L'enfer est pavé de bonnes intentions
Arachnéennes, elles ensorcellent
L'enfer est pavé de bonnes intentions
Aliénées, l'ont crue immortelle.

Envoûtantes, captivantes
Sans trêve ont flatté, encensé
De leur piédestal professé
Splendeurs et abondances.

Sur leur empire, régnaient
Perfides, elles ont triomphé
Et la conscience expropriée
La chair bouleversée, disloquée

Devenue pantin, elle s'agite
Oui, non, une funèbre gîte
Chavire son esprit, le délite
Gangréné, calomnié, il se quitte

Et Lui demeure sans faille
Tapi dans les entrailles
Fissurant mythes et récits
Les mensonges, les allégories

De sursaut en sursaut
De défiance en défiance
Du Seigneur est scrutée
Affrontée, dénouée
De l'étau, ce bourreau
De l'emprise, sa démence

Exsangue est celle par Dieu bénie
Jour et nuit sans répit elle prie

Il n'aura pas sa foi
Ô lui qui ne loue pas
Le même Dieu, la même Loi
Clamant être son propre roi.

D'une foi victorieuse
Elle crie son désespoir !
Consternée, silencieuse
Confinée dans le soir
Hébétée, suspicieuse
Nulle âme pour la croire

Et Lui, l'Unique, l'Aimant
Accueille les tourments
Et grâce sur son corps répand
En son cœur sépulcral tremblant
Dieu creuse sillon, de sa Vie
Sa Paix, sa Force la remplit

Quitter l'obscur, cette folie
Brûler les cendres, les impies
Souffrir sa Passion, à la lie
Et briser les faux interdits
Tous les silences et anathèmes
Au nom du Christ, Celui qui aime !

Sur son Amour tout prend appui
Recréée, elle Le glorifie
Oui, le Seigneur est seul Maître
En son étreinte l'a fait renaître
Ni béatitude ni extase

Hors l'Agneau, unique Hypostase !

En 2018 le pape François déclarait au peuple de Dieu « *Les blessures ne connaissent jamais de prescription* ».

En 2019 le provincial des jésuites lançait cet appel « *Nous, jésuites, encourageons les victimes à témoigner* ».

Plus de 40 ans après avoir subi l'emprise de mon accompagnateur spirituel, je suis sortie du silence, j'ai consenti à prendre la parole pour « *pouvoir revenir en ne fuyant plus devant l'angoisse* » (Clotilde Leguil – psychanalyste et philosophe).

L'adolescente vulnérable avait été séduite et aveuglée par ce religieux charismatique qui avait endossé confusément les postures d'accompagnateur spirituel, d'éducateur, voire même de père de substitution. Il s'était engouffré dans les espaces béants de mon existence comblant les manques affectifs de ma famille. La violence de cette emprise avait dérivé vers des abus sexuels qui ont fortement impacté ma vie affective. Dans un contexte de transgression de son vœu de chasteté vocationnel, mon corps avait été l'objet de gestes et paroles déplacées voire assassines.

Seuls le regard et les paroles posés par mon mari sur mon corps m'ont permis de réparer celui-ci. Je suis devenue un sujet désirable et non plus par mon corps un objet pulsionnel. L'absence de procréation de mon couple alors même que nous étions fertiles m'a fait envisager une suspicion de blocage psychologique. Mais Dieu qui « *fait toute chose belle en son temps* » nous a donné d'accueillir deux enfants. L'expérience de l'adoption m'a permis aussi de restaurer l'image de mon corps. Je pouvais être épouse et mère malgré les blessures causées par mon agresseur. Un accompagnement en psychothérapie depuis plusieurs années me permet de travailler sur des symptômes psychiques qui restent fort envahissants :

- Troubles obsessionnels compulsifs de vérification de portes comme frontières et limites protectrices de toute intrusion.
- Troubles sensoriels liés à des images, lieux et paroles qui renvoient au traumatisme.
- Troubles sévères du sommeil.

Informé à ma demande du dépôt de mon témoignage à la Compagnie de Jésus, mon agresseur, par voie épistolaire, m'a demandé pardon sans toutefois avouer une reconnaissance circonstanciée des faits. Je prie pour qu'il puisse enfin sortir de son déni avant son dernier souffle endossant ainsi la totale responsabilité de ses déviances.

Ma foi n'a jamais été ébranlée par ce séisme. Dieu a toujours marché à mes côtés. J'ai toujours eu une réelle appétence pour la vie spirituelle. J'ai suivi des études de théologie, soucieuse de rendre raison de ma foi. Je suis très engagée dans la Communauté de Vie Chrétienne depuis 25 ans. La prière des psaumes m'a accompagnée dans ma guérison. « *Ma force et mon chant c'est le Seigneur. Il est pour moi le salut* » Ps 117. Je suis salariée de l'Église catholique depuis plusieurs années.

De victime je suis devenue acteur :

- J'ai prêté ma collaboration aux jésuites pour la mise en place d'une formation à la prévention des abus.
- J'ai rencontré un metteur en scène pour évoquer les effets de l'agression subie sur l'intimité des personnes.
- J'ai lu beaucoup d'ouvrages et écouté des intervenants avec des approches variées sur le sujet des abus (psychologues, philosophes, théologiens).

Je rends grâce pour le chemin pascal parcouru. Je suis revenue à la vie en accueillant les blessures consécutives à ces abus grâce aux accompagnements psychologique et spirituel.

Je conclurai en prêtant ma voix à Mannick (Marie-Annick Rétif) :

Quand tu décideras de croire au grain qui germe dans la nuit, quand tu décideras de croire à l'espérance d'aujourd'hui, Pâques viendra même en été, Pâques viendra même en hiver et ton printemps naîtra des larmes de ta vie.

Je remercie toutes les personnes qui m'ont accompagnée, écoutée, crue et ne m'ont pas jugée. Je me suis toujours sentie dans un espace de confiance.

(femme)

Elle est de taille moyenne pour son âge, mesurant environ 115 cm et pesant autour de 20 kg. Son visage est rond avec des traits doux et des joues légèrement potelées. Ses yeux sont d'une teinte marron-vert, grands et expressifs. Elle a une petite bouche bien dessinée avec des lèvres fines. Cette bouche mesure environ 4 cm de largeur.

Ses cheveux, châtain clair, sont fins et attachés en queue de cheval ou en tresses. Ses bras et jambes sont fins mais solides. Elle porte des vêtements colorés et confortables, souvent des shorts ou des pantalons avec des motifs amusants de fleurs ou d'animaux.

Elle a 6 ans et demi, lorsque ses parents l'envoient avec son frère dans un centre de colonie de vacances dirigée par le père Dillon sj, un membre de la Compagnie de Jésus.

Je demande aux membres de la congrégation des jésuites ici présent de baisser maintenant leur regard vers le sol, en signe de considération et de respect pour cette petite-fille.

Un soir, pendant cette colonie, la petite fille est malade et est envoyée à l'infirmerie, qui est dans la chambre du père Dillon sj. Elle y passe la nuit. Elle a peur. Elle est dans un très grand lit. Un homme nu transpire, collé à elle. Au dehors l'orage tonne. Puis, c'est le vide. Plus rien.

Mon cerveau a dû, j'imagine, disjoncter, pour protéger ses fonctions vitales. Le trauma a bien fait son travail depuis. Réminiscences. Idées Suicidaires. Insomnies. Confusions. Le sentiment d'être paralysée. La peur. Le vaginisme. L'hypervigilance. L'absence psychique. La rage contre soi-même, la rage contre tout.

C'est pratique la dissociation, on peut garder son sens de l'humour en toute circonstance. Et puis, dès que quelque chose menace, hop, on se clive.

Ma bouche mesure aujourd'hui entre 5 et 6 cm. De cette nuit d'orage, je suis sortie clivée. Je suis en colère contre celles et ceux

qui auraient dû me protéger. Quand j'ai parlé une première fois, à 20 ans, le mouvement de solidarité familiale auquel je m'attendais n'a pas eu lieu. Comment croire cette fantasque jeune femme dans cette famille d'activistes, entourée de jésuites ? Dans cette famille proche de l'Abbé Pierre, qui recevait régulièrement à dîner le père Peccoud sj - reconnu d'abus sexuels depuis ? Comment croire cette jeune femme de 20 ans dont le parrain même est le père Ceyrac sj, l'homme des camps du Cambodge et des mouvements agricoles du sud de l'Inde ?

Le déni, le silence, l'incrédulité, la dissimulation sont des agressions presque pires que le viol. Le décalage entre la violence ressentie et la réaction de mon entourage est tellement difficile.

Chers pères, vous qui représentez la communauté jésuite, je vous demande maintenant d'ouvrir les yeux sur le cadavre de cette petite fille qui gît devant vous.

Et surtout, SURTOUT, ne lui dites pas que vous priez pour elle.

Je m'appelle Benoît,

Bonjour et merci pour votre écoute :

Je ne me souvenais de rien avant d'entamer la lecture du rapport de la CIASE que je ne voulais pas lire. Trop glauque, et puis las d'en entendre parler... j'ai lu. Pas la première partie, mise en œuvre de la commission, ni la dernière, (ensemble de références ou autres je ne sais plus). Le corps, le corps du texte. Simplement.

Rapport de la CIASE, la lecture donc
Puis comme une sphère de métal, une explosion.
Déflagration, Fragmentation
Cinquante après, j'ai vécu ça ?

Cette année-là, mes parents partent en voyage pour fêter leurs 10 ans de mariage.

Je suis confié quelques jours avant le camp de vacances au père jésuite qui le dirige ; le père « D. » Il dirige aussi l'établissement scolaire où je suis élève.

Flashes :

Les Landes, Molietz

colonie de vacances des jésuites, au tuc de maha,
départ en voiture, Toulouse, rue des fleurs, école saint-Stanislas,
voiture 403, noire, une remorque. Les autres rejoindront en bus
quelques jours plus tard.

Les pins. Les pins qui défilent au bord de la route. Le brouillard ;
lignes droites ; elles n'en finissent pas.

Lui, conduit ; à côté, une femme. Type gouvernante.

Le soir, la nuit, dans le lit, le sien ; le matin la douche, lui.

Le regard, le regard de la gouvernante sur moi dans le couloir,
quand j'entre dans sa chambre, sa chambre à lui. Le soir.

1970, j'ai 7 ans et demi.

Ce qui m'étonne c'est le contraste, le contraste entre les images précises et la discontinuité, celle de la mémoire. Comme une protection ; cela me perturbe ; voyage dans une nuit sans fin, nuit de la mémoire.

Mémoire flash.

Depuis la déflagration, des pensées/réflexions traversent mon esprit :

Qui suis-je ?

Depuis j'ai construit une famille, je ne veux pas risquer de déstabiliser ce qui est édifié, mon intérieur, la relation avec les autres, conjoint, parents, enfants. Quelle part de cet inconscient dans celui que je suis devenu ? Un lien avec mon goût du risque, ma méfiance envers autrui, un rejet de tout cadre, le seul cadre que j'ai accepté, celui du mariage ?

Autorité,

autorité triple de l'abuseur : en tant qu'adulte par rapport à l'enfant, en tant que religieux, en tant que chef d'établissement, lien soumission à l'autorité/responsabilité personnelle, pouvoir absolu de l'abuseur face à l'innocence totale de l'enfant.

Question du lien entre institutions et milieu social dont je suis

À qui en parler ? :

mes enfants, devenus parents, pour les aider dans leur propre prévention.

mes parents, qui m'ont posé la question, hasard, du fait du rapport de la CIASE Incompréhension : parents, pourquoi ne pas en avoir parlé (à 8 ans ?)

mon épouse, je ne pouvais pas ne pas ; malaise, tension, brisure ; quel degré de « compréhension » espérer en attendre ? sensation de solitude.

Aux jésuites, et au-delà, j'ai une adresse :

Ma confiance dans la partie de l'institution, l'organisation humaine de l'Église est aujourd'hui nulle (non pas en l'Église en temps

qu'épouse du Christ) ; autrefois je l'entendais, l'écoutais avec bonne volonté proche de la vérité, aujourd'hui j'attends la preuve qu'elle ne ment pas. Inversion, confiance, défiance. L'institution, par construction, volontairement ou pas, ne se protège-elle pas coûte que coûte ?

Dans les années 70 à 90, malheurs à celui par qui la connaissance du scandale arrivait.

En effet le scandale lié à l'abuseur par ses actes s'est souvent métamorphosé en scandale provoqué par la victime, celle qui « porte à connaissance » la chose. « Connivence », interpénétration entre institution religieuse et institution « groupe sociologique ».

Non-dit, tabou, déni, ressorts de l'omerta, et là je ressens un profond dégoût. Ma petite recherche / enquête locale m'en a intimement convaincu, par ses indices concordants.

Cette Omerta a permis la réplique des atteintes, des viols sur les enfants par un même religieux pendant des années voir des décennies ; « lui » a permis forcément de développer son mode opératoire à l'abri de cette protection institutionnelle généralisée.

Vous en avez l'illustration avec le témoignage de tout à l'heure, celui d'une femme qui a été abusée par le même père 9 ans plus tard. Alors combien avant moi, combien entre nous, combien après elle ?

« Chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait »

Tout écart à cet enseignement fondamental génère, générera déviance, abus, crimes. Composer avec l'air du temps, s'acoquiner avec le pouvoir temporel, faire nôtre le chaos anthropologique qu'il organise, nous éloigne du Christ, nous oppose à son enseignement.

(Deux conseils : 1, ne laissez jamais un enfant seul sans regard d'un tiers/avec un adulte ; de plus en plus de mouvements scouts/camps/patronage mettent une méthodologie en place ; 2, ne laissez jamais une activité se développer sans suivi de l'autorité et/ou direction collégiale).

Aussi que penser de la gouvernance de Jorge Bergoglio, que penser des confusions entretenues, de la déclinaison du « en même temps », pour plaire aux uns sans déplaire aux autres ? Quand certes le droit canonique évolue avec l'inscription de crimes sexuels sur mineurs mais que nous constatons le soutien, la protection à l'ex cardinal McCarrick jusqu'au point ultime de l'intenable, sans parler d'autres membres du C8, G9, C6 ou artiste en vogue au Vatican tel le père Rupnik au passé pour le moins trouble ? Comportement politique. Insensé. Criminel.

Ici, je cite Joseph Ratzinger, le 25 décembre 1969 : « ... *Pour moi il est certain que l'Église va devoir affronter des périodes très difficiles. La véritable crise vient à peine de commencer. Il faudra s'attendre à de grands bouleversements. Mais je suis tout aussi certain de ce qu'il va rester à la fin : une Église, non du culte politique car celle-ci est déjà morte, mais une Église de la foi...* ».

Comme je l'ai dit tout à l'heure, je crois, j'ai « la chance » de croire, de toujours croire.

Le vendredi saint, le Christ, sur la croix, vit une solitude immense. Dans sa souffrance, du chemin de croix à son dernier souffle, le Christ porte toutes mes souffrances, toutes nos souffrances ; mon corps est un de ses membres, nos corps sont ses membres (cf Corinthiens) ; ceux qui ont disposé de nous ont bafoué le Christ ; ceux qui ont abusé de nous ont craché sur le Christ, ceux qui nous ont violés ont flagellé le Christ.

Et pourtant, Lui, le Christ, même à l'égard de celui qui m'a fait le plus grand mal, m'enseigne : « pardonne et tu seras pardonné ».

DE QUELLE AUTORITÉ SPIRITUELLE AVONS-NOUS BESOIN ?

La violence subie se répète. Cette affirmation de la sœur Véronique Margron trouve son illustration dans ma vie.

Il y a exactement 61 ans, le 2 mars 1964, je fuguai du collège Saint-Joseph de Reims. Aux quelques questions du commissaire, je répondais hébété et racontais une histoire de colle quand lui me demandait si je savais ce qu'était le sperme. Il ne put obtenir que le jésuite concerné le père X vint pour une confrontation. À sa place, vinrent mes parents et un grand ami de papa, le père Z, nommé en septembre 1963 nouveau recteur du collège. Première entorse à l'exigence de la Loi. D'autres inobservations suivront ; trop nombreuses, je passerai sans les nommer. Les présents décidèrent alors de mon sort : il ne s'était rien passé, j'affabulais, j'étais un menteur. On ne pouvait pas attaquer un prêtre si réputé, en fonction depuis si longtemps. Le doute prévalait sur ma parole, et on allait vérifier auprès de l'intéressé. La vérité c'est pourtant que celui-ci était déjà dans le collimateur du Provincial pour confusion entre for interne et for externe comme l'indiquaient les archives de la communauté consultées avec le père de la cellule abus, mais sans sanction ni effet. On le soustrayait donc d'emblée du regard de la loi laïque pour le laisser continuer de désobéir à son autorité religieuse. Étrange compromis.

1- Projection peinture « James Ensor : Le désespéré, ou le comédien sans réplique. »



Dessin réalisé par une amie de l'auteur du témoignage

Mon destin s'est scellé il y a 61 ans. Cette distorsion eut un effet sur la formation de ma personnalité. Je n'étais pas adapté à la vie de collège. C'est l'explication que me donnait ma mère, 99 ans en août prochain. En 2022, le Père T que je rencontre à Paray-le-Monial lui envoie une lettre cherchant à me réhabiliter à ses yeux ; elle la trouve simplement « *ridicule* » comme si le père en question était mon avocat et venait me défendre pour une cause perdue. On ne touche pas aux fausses vérités quand elles ont été façonnées par ceux qui instituent l'enfant dans son être-là ; ce jour de 1964, l'institution familiale avait rejoint les intérêts et conceptions de l'institution religieuse : « *Certains enfants tournent mal* » ; et dans ma famille, ça tombe bien, cela désigne névrotiquement les garçons. Ce qui s'est mis en place ce jour-là, c'est pour eux l'habitude plus ou moins consciente de me situer du côté des coupables, et pour moi la croyance que je ne peux pas être cru. Dans ma famille, l'empreinte au fer rouge du 2 mars prit une tournure définitive : je disais n'importe quoi, je faisais n'importe quoi, j'étais délirant et même susceptible d'un traitement psychiatrique. Pourtant malgré la mise en évidence de cette approche psychologique manipulatrice qui conduirait en principe à l'hôpital psychiatrique, nous sommes encore dans l'inconcevable quant aux effets de cette violence originaire.

L'intérêt de ce témoignage est de montrer comment la fabrique des mensonges s'emballe à partir de la non-résistance de la victime primitive et de la désinformation autour de lui, le brouillard dont on l'enveloppe. Une petite enquête récente auprès de cousins(es) proches m'indiqua qu'aucun ne connaissait l'histoire de cette journée entière de 1964 au commissariat. Mais d'après le rapport de police de 2021 où elle est interrogée en tant que mère de sa fille soi-disant violée, ma sœur aînée présente une version fautive de ma fugue pour mettre en avant ma fragilité, et donner un aperçu désavantageux de ma personnalité, disons même un potentiel négatif. On entre tout de suite dans la suggestion d'un quelque chose qui s'est passé, mais sans précision aucune, comme si le flou devait être installé tandis que l'apitoiement sur l'enfant est sollicité parce qu'il n'a pas été entendu, par qui ? sur quoi ? On ne sait pas puisqu'intentionnellement, il n'est pas fait mention du commissariat comme aboutissement de la fugue, mais d'un aller-retour maison-collège. Ce détail est crucial : la scénographie s'est mise en place sur

une omission qui permet de rester dans le champ juridique religieux. Il y a deux poids, deux mesures désormais possibles, « *une vérité alternative* ». D'où vient ceci : lorsque je me référais au commissaire et à sa perspicacité, on doutait de ma présentation des faits tandis que lorsqu'un membre de la famille élargie m'interrogeait en douce, je ne sais pourquoi, sur mes relations à ma nièce, leur doute disparaissait ; en outre, je ne savais rien de ce qu'ils disaient entre eux sur la teneur de ces relations avec elle, d'où venait leur souci d'investiguer, ni du sens qu'ils donnaient à ma « *bizarreté* ». On ne me posait pas de questions précises : ils n'avaient donc que des certitudes face à ce qui semblait être la vie d'un benêt, je pourrais même dire, d'un présumé idiot sexuel. La suspicion s'étant déplacée du père X vers moi, à force d'années recouvrant les traces de pédocriminalité, l'institution à travers le même *modus operandi* d'action par la bande se rendait plus crédible, car c'est plus facile de suggérer qu'un oncle agresse sexuellement sa nièce que de dire d'un enfant qu'il a menti ou provoqué la jouissance d'un prêtre par des caresses que celui-ci n'a pu demander. Le contexte inquisiteur, dans cette jungle où se joue « *le régime de vérité* », élaboré au collège et affiné à la maison a produit la personne désespérée que je suis encore. Comment l'expliquer ?

Lorsque le père R, ancien délégué du Père provincial à l'éducation m'a dit que le système à Reims était « *totalitaire* », j'ai pensé « *il exagère* ». Ça a fait remonter pourtant toutes sortes de souvenirs désagréables de ma vie affective pendant les huit ans de collège : la manière dont j'étais perçu par mes camarades - remarques et sous-entendus cauteleux - et par l'encadrement éducatif : gifle du prof de maths, « *tu ne mérites pas d'être ici ; tu n'es pas digne de ce collège* ». Humiliation de la prof de chant « *tu n'as aucune sensibilité* », et même son de cloche pour les lectures en salle des Belles Lettres ; je passe car j'aurais beaucoup d'exemples sur les enseignants, ce qui donne un argument en faveur d'un « *entre-soi* » dont l'unanimité trouve son origine dans une interprétation dictée par l'autorité religieuse ; plus douloureux était ce qui venait des religieux dont l'adolescent attendait qu'ils lui montrent le chemin, tel le Frère F devant mes camarades de classe, un beau jour très en colère, alors qu'il s'était montré cordial jusque-là : « *tu es un ingrat, tu devrais avoir honte* », sans explication. Ma réputation était

forgée. Je passe les étranges remarques sur la sexualité auxquelles je ne comprenais rien. Mais surtout d'où pouvait bien venir cette image détestable de mal-aimé, mal dit, maudit ? Pour moi c'était un enjeu d'amitié possible immédiatement détruite, un isolement forcé et une lutte à mort pour survivre comme « perfectible » selon ma famille dans l'esprit des enseignants et autres responsables.

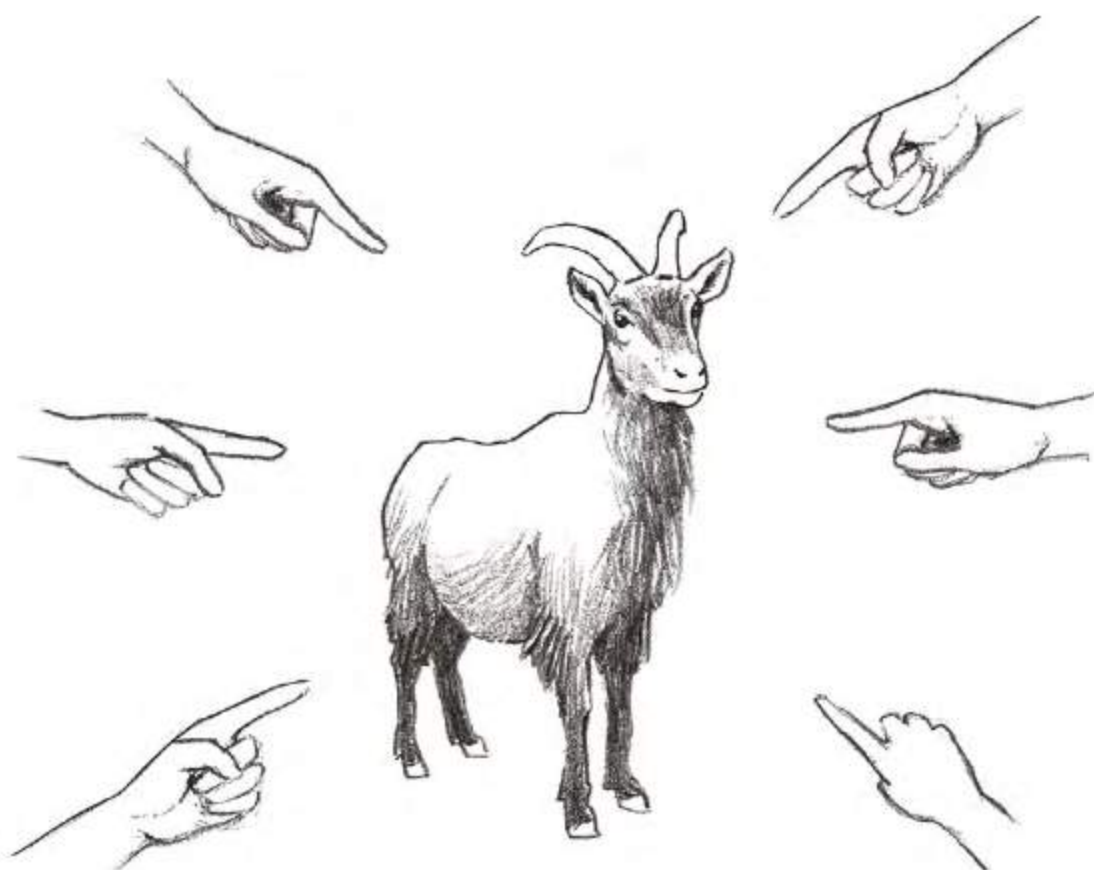
Une désignation de bouc émissaire tâtonnait à ma recherche. Le père Z et le père W s'accrochaient à leurs dénis. Mon confesseur le père A chercha pendant deux ans, puis au grand collège des aveux de trahison et de mensonge et il était aux aguets de tout aveu informel que mes « amis » pouvaient lui apporter. Je devenais responsable des choses qui clochaient comme l'impossible renouvellement de l'équipe tenté par le Provincial : plusieurs jésuites nommés dans cette perspective cherchèrent à s'intégrer, mais ne purent rester et jetèrent l'éponge. Subsistait l'ancien groupe dirigeant que j'appelle du fait de leur complicité dans le mensonge du père X la cellule pédo-criminelle. Pourquoi ? Poser cette question incite à mesurer l'aspect du système et de ses croyances. Prenons seulement celles-ci : 1) Alors que je n'avais rien demandé à l'un des religieux assidus aux réunions de cette cellule et retrouvé à Saint André de La Réunion vers 1998, père U me dit très en colère : « *On ne peut pas accuser le père X, parce qu'il a reçu l'Extrême-onction* ». Comme si le sacrement pouvait effacer la faute, les traces mnésiques, le traumatisme, et la mascarade des personnages réhabiliter l'innocence. On aimerait que ce fut possible. 2) Voyons maintenant un aspect sociologique du système qui nous fait toucher l'invraisemblable : pouvez-vous imaginer que les parents des enfants de la bonne bourgeoisie rémoise du champagne soient allés voir le Pape pour contrarier le souhait du Provincial et obtenir le maintien de la cellule ? Ils l'ont fait. Alors, jusqu'où savaient-ils ? Avançaient-ils masqués devant le Pape ? Vers quelle société ? Selon quel projet conditionné par leur passé de collaboration avec les nazis ?

Les neurosciences, les travaux d'Olivier Houdet nous ont appris que pour continuer d'apprendre, il faut inhiber certains circuits neuronaux. Comme je fus interdit de dénoncer, plus d'ailleurs par « la bande » que par des injonctions directes dont l'absence facilita l'amnésie, je désappris ce que j'avais entrevu d'apprendre avec le commissaire,

le réconfort de l'écoute quand on dit les choses exactement telles qu'elles sont vécues, et la capacité de les décrire. Cet interdit en agissant sur le cerveau émotionnel produit un désespoir.

Ce qui compte pour moi, c'est ce que j'ai retenu de l'enseignement chrétien de Reims : « *Imite Jésus-Christ !* », le précieux livre m'ayant été donné par le père D, et en même temps « *reçois nos persécutions !* ». Si on écoute un peu les émissions d'aujourd'hui sur l'enseignement catholique, on entend : « *le Christ est au centre du système éducatif.* » Très joli... Mais imaginez que la persécution que je viens de décrire avec quelques exemples, soit sertie dans un conditionnement très pensé : dans l'écosystème éducatif peut-être consiste-t-il à forcer l'apprentissage à recevoir l'agression d'autrui, à exacerber son anxiété, ou à l'accabler de culpabilité parce qu'on sait qu'elle est un rouage civilisationnel de première importance. Dans ma famille profondément ébranlée par l'arrestation de mon grand-père, déporté pour avoir échangé sa vie contre celles d'otages libérés à cette condition, on a très vite compris l'immensité du défi, et au lieu de penser les choses simplement, « *que la volonté de Dieu soit faite, et non la nôtre !* », on a conservé dans le groupe familial l'idée de la mise en place d'un être supportant les agressions d'autrui, dont celles de l'institution, pour que l'apprenant culmine en bouc émissaire.

2- « Le bouc émissaire » est créé par l'entre-soi qui exporte sa violence sur celui qui se défend mal et paraît différent. Projection photo.



Dessin de Marie Nortier

La persécution institutionnelle se développait selon trois directions : l'agression, la trahison et l'abandon. Le Christ les a vécues magnifiquement, mais un enfant ? Peut-on lui demander de faire seul face à ces trois caractéristiques des sources de la souffrance humaine sans lui proposer un chemin authentique ? C'est une demande qui ressemble à une escroquerie éducative parce qu'elle est disproportionnée, sans rapport avec les capacités de l'enfant ou de l'adolescent.

Même avec le soutien de ce grand-père exceptionnel rescapé vivant à mes côtés, je n'aurais pas pu déjouer l'escroquerie qui déniait à sa spiritualité surabondante la lumière attribuée aux religieux. Il aurait déjà fallu que les professionnels du sacrifice en fassent à mes yeux un exemple édifiant. Mais il y avait des empêchements : j'ai observé un chassé-croisé entre le père Z chérissant ses opinions sur l'Algérie française et Jules Hutin vivant sa dignité d'homme dans les cinq camps de la mort qu'il parcourut de la mi-août 44 à la fin avril 45. Au départ le premier prenait généreusement des engagements de fidélité à Jésus-Christ sur une vie entière – reconnaissons le geste accompli peut-être vers ses 15 ans – tandis que la même année, en février 1934, le second perdait son temps à attaquer la Chambre des députés avec le colonel de La Roque. Pourtant son épitaphe dira qu'il est mort en martyr pour sa foi, lui et pas le père Z. Questions :

- Est-ce qu'un chef de communauté religieuse peut perdre son temps en chérissement des opinions ?
- Comment un militant politique peut-il oublier tout de celles-ci pour se précipiter dans l'abnégation ?

Il y a un chemin chrétien, magnifique et éclatant mais terni : ma famille a perpétré ce choix fait au mois de mars 1964 par le père Z de laisser une suspicion planer sur mes épaules pour protéger l'institution, ce qui eut pour conséquence de déformer le message chrétien. De quelle façon ?

Par la suspicion à connotation sexuelle. Je le démontre par un événement improbable :

Je me présente au concours de professeur des écoles en 1996. On s'arrange pour me faire échouer. En dernier recours, un inspecteur

qualifié est spécialement dépêché pour examiner de près si je suis pédophile voire pédo-criminel ; il me révèle qu'une personne de ma famille m'a dénoncé comme agresseur sexuel d'enfant. Agresseur sexuel d'enfant ! Ces mots ont ouvert la porte fermée par l'angoisse derrière laquelle reposaient les souvenirs de 1963-1964. Mais c'est la blessure du commissariat qui m'est revenue en premier. L'inspecteur de l'Éducation nationale me demande « *vous êtes suivi pour dissociation ?* » Je ne compris pas l'expression. Je crus à un malentendu, je ne voyais aucune accusatrice possible. Alors je racontais en pleurant la fugue du collège. L'inspecteur fut touché et il me remercia pour la confiance que je lui accordais. Pour lui, la personne qui l'avait contacté ne lui paraissait pas nécessairement crédible. Elle manquait de preuves et de certitudes. Et il revenait à mon récit : quand on a connu un traumatisme fort comme celui que je racontais, il n'y a pas forcément reproduction du crime. Il me confirmait que j'étais recruté et me souhaitait bonne chance.

La violence subie s'était répétée sous forme d'accusation calomnieuse, heureusement stoppée cette fois-là par une personne perspicace, mais se répétera pour poser des obstacles à mes activités personnelles et professionnelles.

À ce stade pourtant, en 1996, il m'avait été impossible de me figurer être accusé de pédophilie d'abord, ensuite que cela puisse venir de mes sœurs. Je cite ma sœur cadette puis ma nièce dans le rapport de l'enquête de police de 2021 :

« Moi mon ressenti, c'était qu'il y avait eu un énorme truc par rapport aux enfants et j'ai pensé à une agression sexuelle, mais sans certitude aucune. Ce que je n'ai pas compris non plus, c'est que plus tard, il a repassé le concours à la Réunion et il a pu sévir là-bas pendant 20 ans. »

« J'ai très peur pour les autres enfants et pour cette jeune fille qu'il a adopté », ajoute ma nièce.

L'aveuglement est lié au manque d'éducation. On entrevoit d'abord l'énorme lacune éducative de mars 1964, de papa-maman-père Z, leur ignorance de l'enfant, leur manque d'empathie, et du fait de leur choix de donner plus d'importance à l'institution qu'à

l'enfant, leur non-assistance à personne en danger, avec pour conséquence la suspicion qui retombe sur l'enfant et la pratique sournoise, malveillante, selon leur inconscient et selon leurs façons d'agir, de répandre la calomnie. Ensuite les filles de la famille disent ce manque de fermeté dans leur éducation à leur manière.

Reprenant l'attitude de l'enfant et de l'adolescent, je laissais de nouvelles calomnies se déverser sur ma conduite d'enseignant ; je me laissais dénigrer à la fois par l'effet de la sidération et le désir philosophique de réflexion centrée sur l'élaboration d'une approche rationnelle du ou des pervers qui sévissaient dans l'ombre. L'observation des situations et des ressentis ne devait laisser la place à aucune réaction – c'était ma discipline d'observateur participant – afin de faire naître une vigilance face à toute insinuation, quelle était-elle ? de quelle nature ? attaque sournoise – *on voulait susciter mon ire* –, suspicion feutrée, suggérée – *mais de quoi, c'est ce que j'avais du mal à comprendre* –, mise en cause injuste – *à propos de n'importe quel phénomène, histoire d'entretenir la culpabilité* –... mais elles m'étaient voilées du fait des habitudes et en famille, des « *pressions affectives* » faisant de la relation fraternelle un catalogue d'empêchements à l'expression libre et spontanée.

En lisant Boris Cyrulnik, je compris que la violence familiale construit son Entre-soi à partir du besoin d'exporter la violence présente dans l'histoire familiale en la dirigeant sur celui qui n'y verra que du feu. Je l'ai dit : pour nous, ce fut la violence subie par mon grand-père déporté. Le souffle du nazisme suggère à ce groupe qu'il vaut mieux faire souffrir que souffrir, la proximité de la récente collaboration rémoise allant dans ce sens. L'Entre-soi a retenu cette suggestion. Mais j'avais beau voir l'Entre-soi à l'œuvre, comme je le disais à l'instant, j'étais voué à me sentir impuissant à le contrecarrer. Trop intimidé voire carrément épouvanté par les déclarations à la police de cette autre sœur.

À qui avais-je affaire ? Ma sœur aînée, dont la fille m'accuse de viol en 2020, a été mariée par père Z, 10 ans après le passage au commissariat. Le père m'appelle : « *où en es-tu de ta vocation ?* » Validant d'un seul coup ma vie de collégien sous la double injonction d'imitation du Christ et d'acceptation de la persécution, il réitère une

demande d'effacement. Je lui réponds que je fais de la philosophie. Malheureusement, ce désir d'être philosophe ne va pas empêcher les délires de cette sœur. Dans le rapport de police, elle prétend que je suis schizophrène et paranoïaque. Elle dit aussi que je suis dans le déni. Tiens comme c'est intéressant : je suis dépossédé une quatrième fois de la capacité à dénoncer ! La première fois au commissariat puis, une deuxième sous la pression continue de l'encadrement jésuite et des camarades téléguidés par celui-ci, où il m'était impossible de parler des actes d'agression sexuelle du Père X, puis une troisième fois sous le rapport de force des catholiques de la famille qui imposaient le silence ; cette fois on me barre la route pour dénoncer un fait imaginaire de viol sur mineure. Par voie de conséquence, c'est donc moi le détraqué. Pourtant, j'ai adopté une fille il y a dix ans et pour ce faire j'ai dû consulter et passer des tests psychologiques mis au point pour vérifier la normalité de l'adoptant dans sa relation aux enfants. Je suis le père d'une fille de 20 ans. La prétendue victime (ma nièce) crie d'ailleurs à qui veut l'entendre, notamment à la police, que ma fille est en danger et qu'il faut la soustraire à ma paternité.

La violence subie se répète en amplifiant son pouvoir destructeur par l'inversion des valeurs.



Photo prise par l'auteur du témoignage en 2025 au musée du Louvre

3- « Le Gilles de Watteau »
Projection de la peinture. « *Innocent et con, niais, benêt, stupide, hébété, candide, godiche, sot, idiot, imbécile ou crétin : **une boucle de désolation*** ». D'après Gilles Cornec, « *Gilles ou le spectateur français* », 1999.

Ça me rappelle une histoire zen : un moine vit dans un village où la fille du boulanger s'amuse un peu trop et tombe enceinte. On lui demande qui t'a mise enceinte ? C'est le moine ! Les villageois vont voir le moine et lui demandent : C'est toi qui as fait ça ? Oui dit-il. On le met en prison. Mais

deux fois vingt ans après, la fille a réfléchi et finalement dévoile la vérité. On va chercher le moine dans sa prison. Elle a dit que tu as préféré la protéger ? C'est vrai ? Oui dit-il. Ainsi me suis-je tu, laissant les accusations pleuvoir afin de protéger l'enfant contre elle-même. Mais je n'avais pas à protéger le père X : **dans une société où l'ordre est juste, l'enfant est protégé.**

Voyez le Gilles de Watteau¹ : il sourit ou cligne ? Moi j'ai gardé le sourire de Reims, pas celui qui désigne la colonie de vacances de ce nom, en cause dans une affaire de pédophilie, d'où venait un enfant extérieur au collège qui m'initia à une drôle de façon de servir la messe du père W, mais le sourire de l'Ange, d'une honnêteté implacable envers la création.

Paradoxalement. Et dans la famille ? Car si c'était rassurant pour eux de me percevoir comme un pervers dur à cuire, je retrouve de façon choquante cette perception en mai 2023, où en plein examen de ce passé de pensionnaire avec l'aide de la Commission de Reconnaissance et Réparation, je reçois trois mails de mon dernier frère me disant que pour lui je serai toujours un pervers. Me menaçant d'actions en conséquence, il exige que je fasse profil bas. Lui aussi était un habitué du père Z et avait demandé à réintégrer Saint-Joseph après une mauvaise année passée à Stanislas. Il y a un an et demi, lors de l'enterrement de ma tante qui gardait le Père Z en photo dans sa chambre, parce que les injonctions voilées de la vie de pensionnaire finissent un jour par percer le voile, et que l'environnement toujours menaçant finit par montrer ses visages sans masques, j'ai reçu d'autres menaces du mari d'une cousine : « *Ne touche pas au père Z ou tu auras affaire à moi* ». Voyez Crispin, le valet délinquant derrière le Gilles, c'est le père Z. Un climat en permanence sournois, insinuant la suspicion, insufflant la culpabilité, virant parfois à l'intimidation et à la menace.

Le Gilles de l'âge classique se sentait-il plus à l'aise ou mieux entouré que le Pierrot contemporain ?

Alors pour illustrer la gêne que j'éprouve, je conclus en laissant à votre courtoisie et patience d'auditeur ce texte du 03 janvier 2022

¹ <https://commons.wikimedia.org/wiki/File:WatteauPierrot.jpg>

d'un cousin se prétendant libre de l'emprise du monstre :

« J'espère que tu vas pouvoir dominer ce monstre qui t'habite. Pour ma part, tu le sais bien, je l'ai effacé et il n'en reste plus qu'une ombre qui ne m'importune plus. Je peux te donner du soutien, mais je pense que tu devrais de ton côté avancer avec l'aide d'un(e) professionnel(le). Ce monstre a développé trop de tentacules pour que tu puisses t'en échapper seul, l'appui d'un psychologue me semble indispensable pour que tu puisses trouver la sérénité que chacun mérite. »

Une vie d'accusé : violé je suis violeur. Dénonciateur inhibé je suis dénoncé violemment. Deux institutions, familiale et jésuitique, me font disparaître dès le 2 mars 1964 en tant que sujet parlant et m'honorent d'une présomption de sacrifié. L'Évangile en a disparu Lui aussi avec le déferlement des parades qui doivent tout aux étiquetages, jugements stéréotypés, préjugés et pratique de la rumeur. En tout cas la partie de l'Évangile indiquant **comment s'y prendre dans ces situations extrêmes.**

La violence subie s'est répétée à travers les qualifications toxiques préférées par cousins, sœurs et frères à mon encontre, parfois auprès d'employeurs, sans qu'une protection n'opère, sauf peut-être en tendant l'autre joue devant leur détermination à faire le mal en détruisant les valeurs familiales d'empathie réciproque.

« *La sérénité que chacun mérite* » est pour toutes les religions un point commun d'entrée dans la vie spirituelle ; elle repose sur la dénonciation des monstres que la toile de Watteau révèle sous la forme du valet renégat nommé Crispin et de ses comparses, y compris l'âne, représentant la folie, la frénésie et les exclus-retours d'exil. L'auteur en fait partie, car ayant donné ses traits à Crispin intrigant pour le pire dans le dos de « l'idiot inédit », il personnifie la Ruse et les compromissions qui renvoient au mental du père Z. Le présenter ainsi aujourd'hui fait sens pour moi.

Bonjour,

Mon prédateur sachant que j'avais des problèmes à la maison, m'a manipulé par ses spectacles de magie et a abusé de moi une vingtaine de fois.

Après plusieurs années de culpabilité, me sentant affreux, dégoûtant, je suis tombé dans la drogue et l'alcool à l'âge de 13 ans.

Grâce au travail de la CIASE, que je voudrais honorer, ainsi que grâce à ma sœur de cœur Claire, à ma femme et surtout au psychiatre, qui a réussi à débloquent ce qui se passait ainsi que l'équipe de la cellule écoute et de prévention des abus.

Il m'a été permis d'affronter mon agresseur en face à face.

Je lui ai dit tout le mal qu'il m'a fait et dont je souffre encore aujourd'hui. En effet, la souffrance reste présente, mais cela m'a soulagé un peu. Les flashes restent et ce sont des nuits blanches, seul avec mes pensées qui me hantent.

J'ai pardonné à mon agresseur pour ce qu'il m'a fait mais tous n'ont pas eu cette chance. Oui, c'est une chance de pouvoir le voir et lui dire, de le voir si petit, si vulnérable que je ne pouvais rien pour lui, seul Dieu pourra.

Merci ma sœur Claire, merci à tous ceux qui ont, de leur côté, fait un travail formidable pour réunir diverses informations concernant ce prédateur.

À cause de lui j'ai perdu 38 ans de la vie à faire n'importe quoi. J'aurais pu réaliser mon rêve d'être pilote ou être infirmier, ou travailler dans un service social mais il a tout gâché.

Monsieur P exprime d'abord son soulagement de pouvoir parler des comportements du père X sj.

Le père X sj est son accompagnateur spirituel et son confesseur depuis 10 ans. À l'époque, P fréquentait les messes à l'église et des retraites. C'est à ces occasions qu'il rencontrait le père X sj qui avait la réputation d'être un excellent accompagnateur spirituel. Des entretiens ont lieu une fois par mois environ.

Depuis quatre ou cinq ans, ils se rendent régulièrement dans une salle de squash. Après environ un an, le père X sj propose à Monsieur P de prendre sa douche avec lui après le squash. Il dit que c'est ce qui se fait dans les clubs de sport. Monsieur P se trouve dans une posture délicate car il se sent mal à l'aise avec cela, mais lui ayant toujours donné de bons conseils pour la vie et étant donné qu'il a un rapport de force sur lui (étant son père spirituel), il accepte. Après plusieurs fois, le père X sj l'invite à se « *shampouiner* » mutuellement. Face aux hésitations de Monsieur P, le père X sj lui dit qu'il doit se « *décoincer sexuellement* ». Il ajoute « *surtout n'en parle pas ; cela reste entre nous* ». Monsieur P mime des attitudes du père X sj se baissant et l'invitant à se rapprocher de lui et à lui shampouiner le bas du dos et les fesses.

Aux alentours du 15 novembre, le père X sj va même jusqu'à lui proposer d'observer mutuellement leur sexe, ce qui est pour Monsieur P la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Il finit par parler de cela à sa mère, puis au curé de la paroisse.

Il ajoute que lors d'une visite dans le bureau du père X sj et où ils faisaient une recherche sur Marthe Robin, il a pu observer que, dans les sites web consultés fréquemment, le site « *gayardennes.com* » apparaissait souvent, un site pornographique pour homosexuels.

Il finit par parler de cela à sa mère, puis au curé de la paroisse.

Il a envoyé un mail au père X sj le 29 novembre pour lui signaler qu'il arrêterait l'accompagnement. Il n'a pas reçu de réponse.

À la fin de l'entretien Monsieur P estime qu'il s'est libéré d'un poids et qu'un suivi psychologique lui ferait du bien. Nous convenons que la cellule écoute et prévention des abus lui communiquera les coordonnées de psychologues. Nous convenons aussi d'un autre entretien si Monsieur P en fait la demande.

La cellule lui recommande de couper tout contact avec le père X sj et de refuser tout appel venant de sa part.

1984. J'ai 25 ans, je suis enthousiaste. Je fais le choix de la vie religieuse dans une congrégation ignatienne. Il m'est demandé de faire une retraite d'élection avant d'y entrer. Cette retraite devient le lieu d'une extrême perversité. Le jésuite qui « m'accompagne » doit se sentir investi de contribuer à mon initiation sexuelle. J'y ai vécu la plus grande terreur de ma vie, sans en avoir conscience.

Quand j'en parle pour la première fois quelques mois plus tard à une responsable de formation, je me fais rabrouer : c'est de ma faute, je l'ai bien laissé faire cet homme, sans réagir. J'ai vécu avec cette croyance destructrice pendant plus de 30 ans¹.

Après coup, c'est comme si j'avais été jetée et enfermée à double tour dans les oubliettes d'une forteresse sordide. Par quelle ténacité, je l'ignore, à force de creuser à mains nues dans la nuit, le froid, la boue, j'ai vu s'écrouler enfin les pierres d'un piège inexpugnable ? Et vu apparaître un peu de lumière. Nous sommes en 2016, j'ai l'allure des gueules cassées au sortir des tranchées à la fin de la Grande Guerre. Enfin, je comprends que j'ai été empêchée de penser juste, pendant des années. (Ils sont hideux à mes yeux celles et ceux qui m'ont fait croire qu'ils savaient mieux que moi ce que je vivais).

Alors je me mets à parler. Dans l'Église, très rares sont celles et ceux qui m'écoutent vraiment. J'en tombe malade. 2019 : on me découvre un grave cancer. J'ai cru que ma fin était arrivée, qu'ils avaient eu raison de moi celles et ceux qui, au lieu de l'accueil que j'ai cherché au nom de l'Évangile vécu ensemble, m'ont ignorée, rejetée. L'expérience a été terrible, violente, presque pire que la violence initiale qui m'avait été faite. Le Christ, l'Église, des communautés chrétiennes comptaient beaucoup pour moi. Mon unique salut a été de quitter tout cela, devenu insupportable. Je suis devenue, sinon athée, au moins agnostique. J'ai traversé des champs de ruines, des églises dévastées au milieu desquelles gisait un Christ en croix à demi calciné. J'ai trouvé

¹ En 1996 j'ai quitté la congrégation où j'étais entrée 12 ans auparavant. Aucun discernement digne de ce nom n'était possible. Ce n'est que 20 ans plus tard que j'en ai compris la raison.

un passage, au prix de grands déchirements,

j'ai quitté tout ce qui avait tant compté pour moi. J'ai traversé la mer, je me suis échouée sur une plage, épuisée. Peu à peu, j'ai grimpé dans les collines. Là, mes yeux se sont habitués à voir de nuit d'autres feux qui s'allument, disséminés de loin en loin.

Aujourd'hui, je vous le demande, à vous, jésuites qui êtes ici et aussi à ceux qui ne sont pas là :

QU'AVEZ-VOUS FAIT DE L'ÉVANGILE ?

QU'AVEZ-VOUS FAIT À L'ÉVANGILE ?

Je me suis heurtée à des gens qui, à force de vouloir être « religieux » sont devenus inhumains.

Comment est-ce possible ? Que va devenir l'Évangile ? Qui prendra soin de l'Évangile ?

Accompagnement, confiance,
parole.

Mais quoi ? Qu'arrive-t-il ?
L'invraisemblable, l'impossible,
Non, pas ça.

Sidération, paralysie, silence.

Que m'arrive-t-il ?

J'ai froid, tout est noir.
Je ne reconnais plus rien.

Sidération, paralysie, silence.

Lui, des paroles, des gestes
insoutenables.

Qu'il se taise, qu'il arrête,
que fait-il ?

Pourquoi, qu'ai-je fait ?

Sidération, paralysie, silence.

Honte à lui, honte à moi.
Pourquoi je ne m'enfuis pas ?

J'ai froid tout est noir.
Il arrête, je m'échappe.
Écrasée, muette, oublier.

Ne rien dire, j'ai honte.

Pourquoi ?

Pourquoi m'être laissé faire ?

Sidération, paralysie, silence

Tout le monde l'admire
Tout le monde en parle.

Ah, si vous saviez....

Je me tais, je ne veux plus le
voir.

Mais il est si bien....

Mon mari lui aussi l'admire.

Ne rien dire, me taire, oublier.

Sidération, paralysie, silence

On l'invite, on m'invite.

On me met à table à ses côtés.

Pourquoi ?

À Lourdes, il se met en face de moi.

Horreur. Il est inconscient.

Silence. Plus de 45 ans passent.

Sidération, paralysie, silence

Je n'en peux plus,

Je veux qu'il reconnaisse,

Il a abusé de moi, j'écris.

Il reconnaît ce qu'il a fait,

Mais... il se regarde,

Ne comprends rien

à ce que cela m'a fait.

Veut demander pardon...

Mais à mon mari.

Le comble ! Je ne suis rien.

Je n'existe pas.

Pleurs, violence, colère.

C'est tout ce qui me reste.

Sidération, paralysie, silence

Enfin.... Je parle à mon mari :

Sidération, incompréhension,
culpabilité.

Je n'ai rien senti, rien compris !

Pourquoi ne m'avoir rien dit ?

Tu l'admirais tant.

Ce qui reste pour nous :

La culpabilité pour lui,

la honte pour moi.

Et pourtant, je sais que je n'ai pas

à avoir honte...

Dur d'en sortir. Reste l'espérance.

Un jour, mais quand ?

MCL

Bonjour, j'ai 70 ans, un mari architecte,

3 enfants, 6 petits-enfants.

Je gagne ma vie depuis mes 16 ans en écrivant pour rire et faire rire.

Je suis née dans une famille nombreuse du 6^{ème} arrondissement de Paris. Parents catholiques pratiquants. 8 frères et sœurs.

6 garçons, élèves dans l'enseignement public en mode : « *on lâche nos coqs* ».

2 filles dans l'enseignement privé catholique en mode : « *on protège nos poules* ».

Dans les années 1965-1970, au Collège-Lycée Notre-Dame-des-Champs-Notre-Dame-de-Sion à Paris, (aujourd'hui Stanislas), j'ai été abusée à plusieurs reprises par le Père X sj, jésuite brillant, philosophe, poète *génial* au profil de gourou, célèbre et célébré. À l'école ou pendant les retraites qu'il dirigeait, il me convoquait dans son bureau, me disait qu'il m'aimait, m'embrassait, me pelotait, en précisant : *C'est un secret*.

Je n'y comprenais rien. Tout notre système familial + éducation catho s'en trouvaient chamboulés, démonétisés, piétinés, TRAHIS. Je n'en ai parlé à personne, ni ami.es, frères ou sœur et encore moins à nos parents. C'était pour moi inimaginable. Comme un tremblement de terre. Dire que ces merveilleux daron.nes pensaient me protéger en m'inscrivant dans le privé catho ! C'est moi qui les protégeais du choc que je leur aurais causé en leur avouant ce qui s'y passait... Joli paradoxe !

Un jour, vers la quarantaine, je me souviens avoir parlé du Père X sj à mon mari qui m'a raconté en retour ET en rigolant que lui aussi avait été témoin ET victime d'un prêtre qui se livrait à des attouchements sur les garçons au catéchisme ou lors des confessions.

J'ai enfoui tout ça. 40 ans de silence. Impression d'avoir été relativement peu perturbée par ces faits. Six frères aînés, ça durcit le cuir. Adolescente j'étais du genre bonne-élève-insolente. J'ai survécu tête haute à l'épisode le père X sj mais il m'a détournée de la religion.

De toutes les religions.

Jusqu'en 2019. Suite à une conversation entre belles-sœurs au sujet du réalisateur Roman POLANSKI, considéré lui aussi par certaines comme un génie, tout est remonté. Bouffée de révolte. Leurs encouragements et #metoo aidant, j'ai témoigné. CIASE, Parole Libérée, Association des Anciennes... le père X sj était mort entre temps. Paix à son âme. Témoigner m'a libérée. L'écoute, la compréhension, compassion, sympathie rencontrées m'ont fait chaud au cœur. Je peux repenser à tout ça désormais en termes moins sombres, moins négatifs. C'est un beau cadeau.

Si je ne suis pas parmi vous aujourd'hui c'est que le temps me presse. Je travaille beaucoup. J'ai la chance de continuer mon métier avec succès.

Je préfère consacrer les jours qui me restent à des projets JOYEUX.

Pas de dédommagement. Je subviens à mes besoins, merci.

Pas de ressassement. À quoi bon ?

Vivre le plus gentiment possible. Accepter de mourir. Continuer à rire.

À l'époque des faits, élève au collège La Providence d'Amiens.

Je devais avoir entre 12 et 14 ans, en 5^{ème}, 4^{ème} ou 3^{ème} je ne sais plus, dans les années 1964-66, je pense. J'aurai cette année 73 ans.

Au cours d'une confession dans le bureau du prêtre (peut-être prédicateur de passage d'une récollection pour jeunes ados) puisque je n'ai pas souvenir du nom, je confessais mes difficultés d'adolescent dans l'épanouissement de ma vie sexuelle. Ce dernier m'invita à me déshabiller pour me présenter nu à lui et ainsi « prendre conscience de mon corps » disait-il et l'accueillir en sa présence !?

J'ai exprimé alors mon désarroi à ne pas comprendre la méthode et il n'a pas insisté.

Je ne vis pas de traumatisme aujourd'hui, puisque j'ai eu la force de refuser en conscience.

À l'occasion de cette journée mémorielle, j'ai choisi de vous partager quelques bribes du chemin Pascal de pacification et de guérison qui est le mien depuis plusieurs années.

J'ai eu des difficultés avec le P. X pendant deux ans (2002-2003). Cela s'est passé dans le cadre d'un temps de discernement vocationnel. Je suis rentré ensuite dans la vie monastique. Le cadre de la vie religieuse m'a permis d'approfondir la vie spirituelle et la relation avec le Christ. C'est d'abord de cela dont je voudrais témoigner. D'un chemin Pascal vécu avec le Christ qui m'a aidé à guérir et à me relever. D'expérimenter la douce force de son amour. Me permettant de retrouver confiance et de reprendre un chemin de vie. En d'autres termes de passer de victime à témoin.

C'est là que, grâce à un accompagnement, j'ai pu prendre la mesure de ce qui s'était passé et mieux comprendre les mécanismes de la manipulation, de l'emprise et de la perversion. Me permettant de sortir de l'impasse où la souffrance peut conduire : le repliement sur soi, la révolte, la soif de vengeance bien légitime devant une telle injustice. Grâce à des personnes qui ont su être de vrais témoins du Christ pour moi, pour m'aider à relire cette expérience et dénouer cet écheveau où le bien et le mal, la lumière et les ténèbres sont enchevêtrés. Car si X avait été complètement mauvais, je l'aurais fui dès les premiers instants. Mais il y avait aussi de bons aspects en lui et il a pu m'aider sur certains points à ce moment de ma vie. C'est là le paradoxe de la relation et le mystère de la personne où se mêlent le bon grain et l'ivraie. Mystère de sa personne ayant une vie spirituelle et une réelle piété envers Dieu. Et cependant, de façon concomitante, aveuglé par ses convoitises, dissimulant la perversion sous le manteau de la religion.

Ce chemin Pascal passe par un travail de vérité et de pardon. Reconnaissance du mal et des dégâts qu'il a causés. Pardon pour les blessures infligées. Pardon qu'il aura fallu parfois reposer quotidiennement. Pardon rendu effectif par la force du Christ en moi. Lui qui a pardonné à ses bourreaux. Libération de l'enfermement de la

solitude dans la souffrance pour rencontrer le Christ qui est descendu jusque dans mes ténèbres pour y apporter sa lumière. C'est le combat entre la lumière et les ténèbres. Entre les œuvres de vie du Christ et celles de Satan, le père du mensonge, homicide dès l'origine qui poursuit ses œuvres de destruction en ce monde. La frontière, la « ligne de front » de ce combat inexpiable ne traverse-t-elle pas le cœur de chacun ainsi que St Ignace nous le donne à contempler dans la méditation des deux étendards ?

Oui, ce combat des abus dans l'Église, à plus ou moins forte intensité, traverse nos cœurs à tous me semble-t-il. Mais la victoire est déjà dans le pardon. Cela ne signifie pas la complète guérison, ni que les cicatrices ne soient plus douloureuses. Jésus ne garde-t-il pas les cicatrices de sa Passion dans son corps de gloire, ressuscité ? Elles sont une source de lumière pour nous et le témoignage de sa victoire sur la mort. Ainsi cette épreuve traversée avec le Christ peut devenir, de ferment de mort qu'elle était, source de vie.

Un moine chartreux

Lettre à Toi, le Vieux Cochon

Je suis, âgé de 68 ans et je t'envoie aujourd'hui ce courrier car tu as, avec tes saloperies que tu as faites, bousillé ma vie.

Te souviens-tu, vieux pervers, de notre première rencontre quand mes parents avec qui tu entretenais des relations privilégiées (tu venais déjeuner certains dimanches, tu as baptisé ma sœur), sont venus te voir pour te demander de me garder le soir une heure, sachant que la voiture de l'usine passait nous prendre à 18h à la fin de l'étude des grands. Pour moi, le plus petit, en septième, aucune étude n'était prévue. Je vois encore ton visage rougi leur dire : « *Aucun problème, je le garderai dans mon bureau ; il sera au calme et je pourrai même l'aider dans ses devoirs* ». Mes parents heureux et plein de gratitude qui te remercient.

Les trois premiers jours se passèrent sans problème. Le quatrième jour, je séchais un peu et tu t'en es aperçu (j'avais bien remarqué que tu me regardais souvent du haut de ton estrade, et qu'une de tes mains était sous ton grand bureau).

Là j'entendis d'une voix sèche : « *Tu as un problème ? Viens me montrer ton exercice, ta feuille et ton livre.* » Moi, sans méfiance, je suis monté sur l'estrade et je suis venu me placer debout à côté de toi. Tu as commencé à lire l'énoncé et soudain j'ai senti ta main m'attraper la cuisse nue (uniforme en culotte courte) et me la caresser en la serrant. J'ai bien essayé de reculer mais en vain. Tu m'as lâché après m'avoir donné la solution. Tu m'as dit de retourner à ma place.

Le lendemain, très angoissé et perdu, je suis revenu dans ton bureau et là très rapidement tu m'as appelé à venir debout à côté de toi et de suite tu m'as attrapé ma cuisse. Tu l'as caressée et doucement tes doigts se sont infiltrés sous la culotte, puis sous le slip, pour caresser mes fesses et les peloter. J'ai bien essayé de reculer mais tu me tenais fermement et soudain tu m'as dit : « *C'est bon, tu sais, tu as la peau douce et cela sera notre secret. Il ne faut en parler à personne.* » Là ma tête a failli éclater et je ne sais pourquoi je t'ai répondu à toi, salopard

« *Oui d'accord* », et là j'ai senti immédiatement un doigt s'enfoncer dans mon trou. J'ai crié, mais tu m'as dit : « *Tu verras, après plusieurs fois, tu ne sentiras plus rien* ». Au bout d'un certain temps, tu as enlevé ton doigt pour me dire : « *Il est l'heure. Va ranger tes affaires* ». J'ai vite rangé et je suis sorti. J'étais complètement perdu. J'ai éclaté en sanglots. Je ne savais à qui en parler.

Le lendemain, je fis semblant d'être malade et ça a marché. Pouvais-je en parler à Maman ? Elle en aurait parlé à Papa qui aurait dit que tout ça était faux. À mon frère aîné, il aurait écouté avec bienveillance, mais il n'aurait rien fait étant dans le même collège.

J'appréhendais bien sûr le soir, et toute la journée, je ne pensais qu'à ça. Quand la cloche sonnerait la fin des cours et que je serai appelé pour aller dans ton bureau... Je me suis donc rendu comme tous les soirs dans ce local, théâtre pour moi de tes ignominies.

La deuxième fois j'attendais que toi, porc, tu m'appelles à te rejoindre, et à ma grande surprise, c'est toi qui es venu à côté de moi. Tu posas une main dans mon cou que tu caressas, et ton autre main sur ma cuisse en la caressant. « *C'est dur comme devoir, mais je peux t'aider si tu es bien gentil avec moi. Alors tu décides quoi ?* » Moi, piégé, je répondis : « *Je vais être gentil* ». Là ta main glissa par devant sous ma culotte courte. Tu caressais doucement la bosse de mon slip et tu sortis mon petit sexe et le manipula, doucement, le faisant grandir par tes mouvements. J'ai été humilié dans le plus profond de moi-même. Toi, vieux saligaud : « *Alors, c'est bon. Je vois que tu aimes ça.* » Bien sûr, j'étais devenu ton jouet et je répondis « *oui* ».

Cela dura bien sûr tous les soirs jusque ce que la mère d'un élève proposa à ma mère de me ramener chez moi jusqu'à la fin de l'an. Je bénissais cet élève avec qui je devins rapidement ami. Je me rappelle de la maman d'Alain me disant : « *Il est gentil le Père de t'avoir gardé tous les soirs comme ça* ». Je ne répondis rien. Mais j'avoue que là j'avais l'occasion de te dénoncer : le blocage venait de ton statut, de ma promesse, de l'attitude de mes parents et enfin de te dénoncer à une personne que je ne connaissais pas.

Le jour de ma rentrée de sixième, j'apprends avec effroi que tu es mon

prof titulaire, ce qui te laisserait des motifs pour faire sur moi toutes tes saloperies. Les phrases chocs qui restent dans ma tête sont les suivantes : mon père te dit « *Nous sommes contents que notre fils soit dans votre classe. Nous sommes sûrs qu'il travaillera bien* », et toi, le vieux pervers de lui répondre : « *Oui Monsieur, je m'engage à bien m'occuper de lui* ». Ces deux phrases resteront gravées dans ma tête. J'étais piégé.

Tu m'as ensuite confié la questure et adjoint mon ami pour soi-disant « *m'aider* ». Je ne savais que faire : le prévenir pour qu'il se prépare à tes gestes dégueulasses, sachant que cela ne changerait rien ? Ou ne rien lui dire par lâcheté ? Tu m'as rabaissé car je ne lui ai rien dit, alors que c'était mon copain. Tu as dû bien t'amuser avec nos innocences, salopard.

Je n'oublierai jamais le visage de mon ami, d'une tristesse à me faire pleurer quand il se fit violer la première fois et cette phrase fatidique, toujours la même : « *Ferme la porte à clé pour qu'on soit tranquilles et approche* ». J'ai pu décrire les horreurs que tu nous as faites à tous deux, tes orgies, mais j'arrêterai là aujourd'hui le déroulé de toutes ces saloperies.

Sache simplement que tu as bousillé ma vie.

Aujourd'hui, j'ai totalement banni la religion catholique à cause de toi, et j'en suis rassuré quand je vois ce qui se passe dans l'affaire du pédophile Preynat, couvert par le cardinal Barbarin.

Concernant ma vie sexuelle, elle a été très perturbée, car je ne supporte pas les caresses.

J'ai énormément souffert de n'avoir pu en parler à personne. La seule fois et première fois où j'en ai parlé, c'est à la psychiatre suite à une tentative de suicide. Et le lendemain nous avons un mariage mais je n'ai pas pu y rester, persuadé que tout le monde était au courant.

Aujourd'hui, tu ne dois plus être de ce monde et je déclare que je souhaite que tu sois passé dans les flammes de l'enfer.

Dernière chose : j'ai vécu durant toute l'enfance de mes enfants avec cette crainte qu'ils ne tombent sur un odieux personnage comme toi.

Je voudrais vous remercier de donner la possibilité d'écrire ce témoignage.

Après hésitation j'ai décidé de le faire pour lutter contre le risque pour moi-même de minimiser ce qui s'est passé, et de dire « *ce n'est pas si grave* » « *il y a des situations bien pires* ».

C'est sûr, mais en même temps un mal a été fait, et il faut tant de temps pour arriver à s'en dépêtrer. Pouvoir dire enfin : « *oui, c'est grave, et cela n'aurait jamais dû être. Non, ce n'est pas normal d'avoir eu à vivre cela. Oui, cela m'a fait du mal, beaucoup de mal.* »

Accepter de reconnaître que j'ai été entraînée malgré moi dans cette histoire, dans l'incapacité de dire non, du fait de ce que ce jésuite représentait pour moi à ce moment-là et de ma fragilité de jeune adulte en recherche de sens à donner à sa vie, à la sortie d'un épisode dépressif.

Accepter de dire que « *non, ce n'était pas une histoire d'amour* », mais une histoire triviale, sans aucun avenir dans laquelle pourtant je me suis laissée entraîner sans réserve, une fois que mes arguments pour dire « non » eurent été balayés d'un revers de la main ; lui n'ayant jamais remis en question une seconde son engagement dans la Compagnie à cause de moi.

Ne pas chercher à le comprendre ni l'excuser, en considérant que ce n'est pas mon rôle. Malgré les bons côtés de notre relation (car il y en a eu), tenir ferme dans l'affirmation du côté anormal et grave de cette situation.

Devoir vivre cette relation dans le secret, en faisant comme si de rien n'était, comme si tout était normal. Écartèlement entre un attachement affectif, et le côté interdit de cette relation, obligeant à mentir à tout le monde... J'étouffais dans cette relation, avec la place si réduite qui m'était assignée... Cela m'a mise pour un temps long dans la confusion, dans un chaos interne douloureux...

Cet écartèlement a été salutaire qui m'a fait partir ; j'ai fui tout ce que j'aimais pour ne pas durer dans cette relation. Le Seigneur est venu me chercher là, pour m'appeler à le suivre et revivre à sa suite.

Cela fait maintenant 32 ans que je me bagarre avec cette histoire. Je suis restée plus ou moins en lien avec lui jusqu'à sa mort, n'arrivant pas à comprendre le sens de ce que nous avons vécu, espérant toujours qu'il me dise qu'il n'aurait pas dû, et qu'il regrettait, qu'il avait commis une erreur grave. Cela n'a jamais été le cas. Tardivement il a réalisé que cela m'avait fait souffrir... et s'en est excusé de manière à peine audible, sans pour autant remettre en cause ce qui s'était passé.

Je voudrais aussi dire que j'ai depuis le début cherché à parler à des personnes pour m'aider : une religieuse, puis par la suite, quand je suis rentrée chez les xavières, à des jésuites, mes supérieures, des psychologues...

Je parlais de cette relation, en disant que nous avons une relation amoureuse, sachant qu'au départ de cette histoire j'avais 26 ans, et lui 57, qu'il était jésuite, et moi une jeune femme paumée après une expérience difficile de vie consacrée, de bouleversements dans ma famille et d'un travail qui m'avait mise au contact brutal de la mort (infirmière dans un service d'oncologie soins intensifs, à une époque où l'accompagnement psychologique n'existait pas).

J'ai toujours rencontré un accueil bienveillant et compréhensif, mais personne ne s'est jamais étonné de cette relation, et n'est jamais venu me questionner sur ma liberté et mon désir profond. Quand je suis rentrée chez les xavières, j'ai été acceptée avec mon histoire (ce dont je suis reconnaissante), mais toujours comme si c'était « *quelque chose qui peut arriver* », sans plus.

À l'époque, ce n'était pas dans l'air du temps de parler d'abus... je pense que personne n'était vraiment conscient des dégâts que cela peut occasionner intérieurement.... Cela n'a pas été très aidant non plus.

Psaume 123

*Sans le Seigneur qui était pour nous, - qu'Israël le redise -
sans le Seigneur qui était pour nous quand des hommes nous
assaillirent,*

alors ils nous avalaient tout vivants, dans le feu de leur colère.

Alors le flot passait sur nous, le torrent nous submergeait ;

alors nous étions submergés par les flots en furie.

*Béni soit le Seigneur qui n'a pas fait de nous l
a proie de leurs dents !*

*Comme un oiseau, nous avons échappé au filet du chasseur ;
le filet s'est rompu : nous avons échappé.*

Notre secours est le nom du Seigneur qui a fait le ciel et la terre.

© aelf

Je vous remercie de me permettre de déposer cela aujourd'hui : c'est important pour moi de reconnaître qu'il s'agissait vraiment d'un abus sexuel, mais surtout d'un abus de confiance, par une personne ayant un pouvoir sur moi : pouvoir spirituel (il était mon accompagnateur avant que cela n'arrive), et psychologique (il était un soutien de tous les moments dans les passages difficiles que j'ai traversés à cette époque). Je le fais en espérant trouver une paix qui dure.

Je remercie la Compagnie de l'accueil et l'écoute que j'ai trouvé en la personne de son provincial quand j'ai pu lui dire ce que j'avais vécu. Je vous suis reconnaissante de chercher à faire la vérité, et à trouver les moyens de permettre aux personnes blessées de se relever, d'être restaurées dans leur intégrité intérieure et leur estime d'elles-mêmes. C'est très aidant.

J'ai vécu un quart de siècle avec un mari qu'un psychiatre avait diagnostiqué pervers narcissique. J'ai pris conscience, aidée par une psychologue, de l'emprise où je m'étais laisser enferrée, de la souffrance inutile endurée. J'ai désiré en sortir.

J'ai alors vécu, sans trop m'y attendre, une expérience spirituelle forte, ce type d'expérience où il y a un avant et un après dans votre vie. Au plus profond de votre être, débordant, se révèle un amour incommensurable, un amour universel. Cela m'a donné force, désir de vérité et de vie, certitude d'être aimée, comme tout un chacun est aimé, pour l'éternité.

Pour recevoir confirmation de cette expérience, pour discerner le chemin à prendre, j'ai fait une retraite ignatienne. Deux phrases ont émergé : « *Quitte ton pays* » et « *Choisis la vie* ». Mon mari ne voulant pas lâcher sa proie, j'ai demandé et obtenu le divorce et la nullité du sacrement de mariage. Ce fut un chemin certes douloureux, mais un chemin de libération.

J'étais épuisée physiquement et psychologiquement après des années de lutte pour pouvoir exister. Le divorce causait la perte de la plupart de mes relations amicales et sociales.

C'est dans ce contexte que j'ai rencontré le Père Louis Christiaens qui m'a écoutée, aidée. Puis il m'a formée à la spiritualité ignatienne. J'ai collaboré avec lui à de nombreuses retraites et formations, ai vécu des temps forts spirituels et amicaux avec de nombreuses personnes.

Insidieusement, ce jésuite demandait de plus en plus ma présence, mon affection, des vacances seul à seule. Il a initié progressivement des gestes de tendresse, qui sont devenus sensuels, puis sexuels sans qu'il y ait eu pénétration, car je m'y suis toujours opposée. Avec le recul, j'ai repéré les perversions de la Parole dont il s'était servi pour m'attirer à lui. Il me parlait aussi de ses difficultés en communauté. Il était en manque affectif, avait besoin de reconnaissance. J'ai désiré l'aider. Il était cultivé, brillant, avait des responsabilités internationales.

Avec son aura de jésuite, il était apprécié de cercles plutôt mondains. Il m'impressionnait. Une fois de plus, j'étais sous emprise. Une emprise psychologique, aggravée, cette fois-ci, d'une emprise spirituelle.

Pendant ces années, j'ai demandé à plusieurs jésuites si je pouvais faire confiance à ce compagnon qu'ils connaissaient bien. Aucun ne m'a mise en garde. Aucun ne m'a délicatement aidée à aller plus loin dans mon questionnement. Ces jésuites semblaient gênés.

L'emprise se renforçait. Je me sentais ligotée. Il exigeait que je lui téléphone chaque jour, le matin et le soir. Cet entremêlement de bon grain et d'ivraie me mettait mal à l'aise, je culpabilisais de plus en plus de cette relation fusionnelle, exclusive. J'ai demandé puis exigé de revenir à des relations saines. Il a promis mais n'a pas tenu ses promesses. Puis il a cherché à me soudoyer. Devant mon refus, il est devenu fort inamical. J'ai alors pris la décision de couper tout lien avec lui.

Pendant des années, je n'ai parlé à personne de ce qu'il y avait eu d'inapproprié dans cette relation. Je me sentais coupable. J'étais honteuse, en colère et mon corps a crié : stress, fatigue, lombalgies, cruralgies, sciatiques, zonas...

Les révélations sur Jean Vanier, le travail de la CIASE et de nombreuses lectures m'ont fait prendre conscience que mon consentement n'avait pas été libre. Ce jésuite avait abusé de ma vulnérabilité aux temps du divorce. J'ai alors contacté la cellule écoute et prévention des abus des jésuites. J'y ai reçu une écoute respectueuse et bienveillante, libératrice. Le Père Provincial m'a demandé pardon au nom de la Compagnie. J'ai demandé et reçu, pour bien acter la reconnaissance des abus, une réparation financière symbolique (un montant que j'ai voulu inférieur aux sommes que j'avais dépensées en psychothérapie et kiné pendant des années).

Le Père Provincial s'était engagé à accompagner ce jésuite pour l'aider à parvenir à une demande de pardon. Bien qu'il ait reconnu les faits, ce jésuite n'a jamais demandé pardon.

À l'époque, il n'y a eu, de la part de la Compagnie, à ma connaissance,

ni enquête, ni information au supérieur de communauté ou à l'évêque du lieu où vivait ce jésuite, ni aucune mesure conservatoire (cette dernière avait cependant été évoquée oralement).

Trois ans et demi après avoir contacté la cellule d'écoute et de prévention, sur le site de la Compagnie, je suis tombée sur la photo, en grand format, de ce jésuite incriminé. Comme si de rien n'était, il donnait à nouveau des sessions.

J'ai averti la Compagnie, ne comprenant pas qu'il puisse y avoir un tel écart entre ce qui était officiellement annoncé dans les médias sur la lutte contre les abus et ce qui fut nommé « *trou dans la raquette* ». La Compagnie a alors rapidement pris des mesures pour interdire à ce jésuite tout apostolat. Son supérieur et l'évêque de son lieu d'habitation en ont été avertis. Mais toujours aucune information publique ni d'appel à témoignage de la part de la Compagnie.

Il m'a cependant été dit que mon intervention contribuait à l'ajustement des visions et pratiques de la Compagnie sur ces questions d'abus. Je le crois sincèrement et espère que ce travail de collaboration de la Compagnie avec des personnes victimes va permettre toujours plus de vérité, de prévention et de réparation dans ces histoires d'abus et de crimes pour que notre Église soit une « maison sûre ».

Une première approche de la publication des noms des jésuites coupables d'abus ou d'emprise sur personnes adultes en situation de fragilité a été réalisée récemment. Sur le site de la Compagnie de l'EOF, sous la notice nécrologique du compagnon incriminé, un ajout a été inséré, signifiant brièvement les faits, ainsi que la reconnaissance de la Compagnie.

Je m'interroge :

- Comment permettre de nouveaux témoignages d'abus, d'emprise ou de crime s'il n'y a pas publication des noms des religieux reconnus coupables ?
- D'où vient cette gêne (voire ces silences ou ces dénis) que j'ai pu percevoir chez certains jésuites lorsque ces questions sont abordées ?

Pour terminer mon témoignage, je désire aborder un sujet délicat, celui du pardon (notion si souvent pervertie en Église dans ces questions d'abus).

C'est humainement impossible de pardonner à une personne qui ne vous a pas demandé pardon. Surtout si la blessure touche à l'intime, à la relation à Dieu. Et pourtant, en moi, pendant des années, a grandi le désir de pardon. Après la mort de ce jésuite, j'ai reçu la grâce de pouvoir lui pardonner. Pardonner, ce n'est pas oublier. Je n'ai pas oublié le mal commis. Mais je ne le laisse plus pourrir ma vie. Et cela est source d'un peu plus de joie, de paix, de légèreté et, peut-être, de fécondité.

PS

Lors de la journée mémorielle du 1^{er} mars 2025 aux Facultés Loyola Paris, le témoignage ci-dessus avait été lu. Le nom du jésuite incriminé y avait déjà été précisé. Prendre la décision de donner le nom de ce jésuite ne m'a pas été facile.

Mais je sais que j'ai pu accéder à un chemin de libération grâce aux témoignages d'autres personnes, au travail, parfois si décrié, de la CIASE, de la cellule d'écoute et de prévention des abus.

Et, surtout, je me suis laissée rejoindre par ces mots de Jésus :

« Tout ce qui est couvert d'un voile sera dévoilé, tout ce qui est caché sera connu. » Lc 12, 2 *« La vérité vous rendra libres. »* Jn 8, 32

Jean-Marc Turine

(La personne victime a souhaité que le témoignage ne soit pas anonymisé.)

Dire ? Écrire ? Se taire ?

Dire l'indicible ? Écrire l'irréparable ? Se taire avec l'inconsolable ?

Une urgence : oser sortir du confidentiel pour enfin témoigner sur la place publique.

Comment partager notre solitude, à nous les survivants, comme la conséquence la plus tangible du crime qui nous a bousillé la vie, nous l'a mise à la torture et nous a privé, pour beaucoup d'entre nous, de notre enfance.

Comment également pouvons-nous faire comprendre la part de mort qui nous a été inoculée parce que, oui, il s'agit bien de mort, puisque les criminels ne pouvaient pas ne pas être conscients qu'un viol perpétré avec la « complicité de Dieu » n'est rien autre qu'un meurtre de l'âme.

Une survivante belge et son avocat introduisent un terme nouveau : *spiricide* pour définir ce qui nous est arrivé.

Puisque l'Église catholique se veut universelle, les jésuites doivent regarder la réalité dans toute son ampleur avec partout une même exigence, une même volonté de condamner ces crimes et proposer une compensation financière à la hauteur des dégâts matériels que ces crimes ont pu provoquer. Parmi ces centaines de milliers de personnes violées, certaines, pour tenter simplement de survivre, dérivent dans l'alcool, les médicaments, les drogues ou se laissent emporter par une addiction sexuelle mortifère ; d'autres confient leur désespoir aux fleuves, aux nuages, aux vents, ont dit alors, de façon rapide et vulgaire « *ils sont fous* », perdus dans une déréliction désastreuse, abominable. Il ne faut surtout pas oublier celles et ceux qui se sont suicidés après ces viols à répétition.

Le sexe est sacré, dès lors tout ce qui lui porte atteinte constitue une profanation.

À l'inverse de beaucoup de femmes et d'hommes, je n'ai, à aucun moment de ma vie, oublié ce que j'ai vécu. Ce non-oubli, m'a fait vivre dans un état permanent de rage, plus que de colère.

Je fais ici un aveu : une envie de tuer, surgit lorsque j'avais 13 ans, a fait bon ménage avec un désir suicidaire. Tuer le salaud qui me violait et sauter par la fenêtre de sa chambre pour ne plus avoir à supporter ça. Cela n'a jamais cessé. De même qu'une incapacité à reconnaître toute forme d'autorité.

Ce que ces criminels nous ont fait, ils l'ont également fait porter par nos conjoints, nos enfants. Leurs victimes collatérales dont il faut entendre les blessures.

Je m'appelle Jean Marc Turine, j'ai 78 ans. J'ai survécu aux crimes subis lorsque j'étais élève au collège Saint-Michel de Bruxelles, tenu par les jésuites. Voici les noms de mes violeurs :

- Henri Collart, 1912 - 2002, j'avais 13 ans, lui 48
- Léopold Derbaix, 1889 - 1968, j'avais 14 ans, lui 72
- Jules Francken, 1894 - 1968, j'avais 13 ans, 14 ans, 15 ans, 16 ans, lui 66 ans
- Alfred Marie Laurent, dit Freddy Laurent, 1934 - 2020, j'avais 16 ans, 17 ans, 18 ans, lui 30 ans. Il n'avait pas prononcé ses vœux et son supérieur lui a refusé l'accès à la prêtrise pour incompatibilité avec les règles de la Compagnie de Jésus. Il est donc retourné à l'état laïc.

Je n'ai pas cherché à contacter les jésuites, ils sont venus à moi en la personne de Thierry Dobbelstein, après la diffusion de mon texte sur France culture, il y a trois ans.

Thierry Dobbelstein m'a informé que Henri Collart et Jules Franken avaient été repérés au sein de la Compagnie de Jésus, comme des hommes à éloigner de la fréquentation des enfants. Pourquoi dès lors les avoir laissés agir au cœur même de la communauté éducative ?

Je dois ajouter, ceci : Henri Collart, a brisé la vie de Monsieur Y, 22 ans après mon passage dans sa chambre. Lui, comme moi, a fait partie de la chorale du collège que dirigeait cet homme nauséabond.

Un ami, Bruno Tackels, a été détruit, en 1980, dans le même collège Saint-Michel, par un certain Père Stevens, qui avait approché, sans conséquence pour lui, mon frère aîné, 21 ans plus tôt.

Lorsque j'étais élève au Collège Saint-Michel, j'avais deux oncles jésuites, deux frères de mon père. Je pose une question : comment ces 4 pervers ont-ils osé faire ce qu'ils m'ont fait, sinon qu'ils se savaient intouchables, protégés par une impunité totale.

Je ne veux pas parler davantage de moi. Cette histoire-là, j'ai tenté de l'écrire dans un livre *Révérands pères*, paru en 2022.

Je souhaite ajouter ceci : lors de son voyage en Belgique en septembre dernier, précisément le 27 septembre, 15 survivantes et survivants, 9 hommes et 6 femmes, ont rencontré le pape. J'ai fait partie de ce groupe. Deux personnes s'étant plaintes de n'avoir reçu aucune réponse de sa part à des lettres envoyées, le pape nous a donné son adresse postale personnelle.

Peu avant la fin de cette rencontre, j'ai posé une question « *François ne te sens-tu pas responsable des crimes commis par des prêtres, l'Église n'est-elle pas responsable ?* » Sans hésitation il a répondu « *le pape n'est pas l'Église, les cardinaux, les évêques ne sont pas l'Église. L'Église, c'est toi et toi et toi* » en nous désignant nous les 15 personnes qui l'entourions. Je laisse à chacun le soin de méditer sur cette réponse...

Bruno Tackels et moi, nous l'avons pris au mot et nous lui avons adressé une lettre, le 9 octobre 2024. En voici quelques extraits :

Le pardon n'est pas un acte, pas un acte civil du moins, mais un acte magique qui permet la dissolution, la disparition de ce qui a eu lieu, au nom de l'absolution des péchés.

Cette logique, cher François, fonctionne lorsqu'elle s'adresse à des survivantes et à des survivants catholiques pratiquants, ce qui n'est

pas notre cas, ce qui n'est pas le cas de nombreuses victimes.

Le pardon n'engage pas de responsabilité. Le pardon éteint même toute possibilité de responsabilité, puisque celui qui demande pardon attend qu'on le lui accorde, et que l'on passe donc à autre chose. Or nous ne voulons pas passer à autre chose, nous et l'ensemble des survivantes et survivants, croyants ou non.

Et peux-tu préciser ce que signifie, pour l'Église, demander pardon. Que signifie, concrètement, pour toi : demander pardon ? Tu sembles évoquer que chacun de ses membres devrait ressentir honte et humiliation, pour ensuite demander pardon. En quoi cela va-t-il aider les victimes d'abus ?

Et que vient faire l'humiliation là-dedans ? La honte et l'humiliation, c'est nous qui les avons ressenties et les ressentons encore.

Ce que tu pourrais avoir ressenti en premier, par exemple, c'est l'empathie : comment puis-je aider ? De quelle manière pourrais-je, en tant que pasteur de l'Église universelle, participer au complexe processus de réparation ?

*Faut-il encore espérer une réponse de sa part ?
Je n'attends rien, sauf ce que je n'attends pas.*

C'était dans les années 1980, à la fin d'une retraite de discernement. J'étais dans la désolation. Vous m'avez récupérée chez vous.

Depuis plus de 4 ans, vous étiez mon accompagnateur spirituel, je vous avais partagé ma vie, mes blessures, vous connaissiez mes fragilités.

Ce jour-là, vous m'avez demandé de me mettre nue, de « *déposer mes vêtements pour recevoir sur mon corps un regard limpide, celui d'un homme sans convoitise* ». C'est ce que vous m'avez dit.

La jeune femme de 24 ans que j'étais s'est déshabillée. Vous parliez avec autorité, vous disant envoyé par le Seigneur.

Puis, vous m'avez dit être invité à ce que je « *reçoive* » un bain. Je me suis retrouvée dans votre baignoire, vous m'avez savonnée. J'ai demandé : « *Vous croyez que c'est bien de faire ça ?* », vous m'avez répondu : « *Tu crois que c'était bien pour Jésus de mourir sur la croix ?* ».

Ce fut le début de comportements que je n'aurais jamais dû accepter, mais vous m'aviez persuadée que c'était la volonté de Dieu.

Pour justifier que je devais vous obéir, vous citiez l'Évangile : « *Qui vous accueille m'accueille ; et qui m'accueille accueille Celui qui m'a envoyé* ».

Vous m'avez fait entrer dans votre langage : vous parliez non pas de sexe, mais de « *lieu de vie* ». Pendant des années, vous m'avez dit que j'étais invitée à recevoir une visitation profonde de mon lieu de vie, après une imposition des mains sur tout mon corps. Une fois, ce fut avec de l'eau du Jourdain. Vous me disiez être choisi par Dieu pour ces grâces si exceptionnelles qu'il ne fallait en parler à personne, parce qu'on ne pouvait pas comprendre.

Quand vous veniez à Paris, vous aviez pris l'habitude de loger chez moi, dans le canapé d'abord, mais ce fut très vite dans mon lit. Vous m'invitiez à reposer sur votre corps, allongée sur vous comme si j'étais

allongée sur le corps de Jésus.

Vous me faisiez « *recevoir un bain* », mais vous me demandiez aussi de le faire pour vous, vous savonner, vous masser, en insistant : « *le lieu de vie* ».

Vous parliez de « *déposer ses vêtements* », en référence au lavement des pieds dans l'Évangile et « *être dépouillé de ses vêtements* » en référence à la Passion, avec de la culpabilisation pour moi, qui pouvais dépouiller Jésus de ses vêtements, quand, selon vous, j'agissais mal.

Je désirais être carmélite. J'ai passé un certain nombre de week-ends durant 4 ans dans un carmel que vous m'aviez indiqué. Vous m'y avez rejointe plusieurs fois, notamment pour une Semaine Sainte. Le Jeudi Saint, nous étions trois : Patricia, vous et moi. Vous avez mimé le lavement des pieds. En référence à l'Évangile : « *Jésus dépose son vêtement, et prend un linge qu'il se noue à la ceinture* », vous avez enlevé tous vos vêtements et noué une serviette autour de votre taille, sur votre corps nu, pour la dénouer et nous essuyer les pieds à chacune.

Une fois, vous m'avez demandé de vivre le sacrement de réconciliation allongée toute nue, tandis que vous étiez debout tout nu.

Par la suite, j'ai appris de mon amie Bernadette que vous célébriez la messe tout nu devant elle toute nue. Elle le dit ainsi : « *Il fallait toujours se déshabiller* ». Vous l'appeliez « *ma chérie* », moi vous m'appeliez « *Alice bien-aimée* » et je devais vous appeler « *Pierre bien-aimé* », car nous sommes tous des bien-aimés du Seigneur.

Pour mes 40 ans, vous m'avez écrit une lettre atroce, disant que votre conscience ne vous reprochait rien. Vous poursuiviez : « *Mais il se peut que tu te sois sentie blessée, alors je te demande bien humblement pardon. Que ce soit pour ta joie et pour ta foi* ». Vous vous posiez comme celui qui a autorité, qui sait ce qui est bon pour moi, qui domine. Comment aurais-je pu accepter cette demande de pardon où vous commenciez par dire que vous n'aviez rien à vous reprocher ?

Un jour, vous m'aviez emmenée chez un gynécologue que vous

connaissiez, pour me faire voir la « *petite membrane* » d'une jeune fille vierge. Je l'ai vue dans un miroir, mais c'est vous qui vouliez la voir et qui l'avez vue. Maintenant, je vais chez une gynécologue femme, mais il m'est impossible de me détendre pour l'examen, mon corps se ferme.

Mon mari, à qui j'avais tout raconté l'a constaté : « *dès notre voyage de nocces, j'ai compris que ce serait très difficile de nous unir, je l'ai accepté et je l'ai offert* ».

Avant d'être mariée, j'étais entrée au carmel. Vous passiez pour un respectable jésuite qui m'avait aidée à discerner ma voie.

Chaque jour, je prenais des notes sur un petit carnet, ce que je vivais, ce que je comprenais en priant. Quand un carnet était terminé, avec l'accord de la maîtresse des novices, je vous l'envoyais et vous me le retourniez avec vos annotations. Vous étiez entre le Seigneur et moi, je vous partageais le plus intime.

Sortie du carmel au bout de presque trois ans, j'ai répondu un NON catégorique à votre proposition de m'accompagner à nouveau. Sans comprendre l'ampleur des ravages subis, je ne voulais plus de votre accompagnement.

Un prêtre, à qui j'avais un peu parlé, m'avait alertée. Il ne vous a pas dénoncé, parce qu'il me sentait trop fragile pour une confrontation.

Il vous a parlé, mais vous lui avez dit que ce que vous aviez fait était pour mon bien. Vous n'avez pas voulu reconnaître le mal commis.

Devant mon mari, non plus, vous n'avez rien reconnu. Nous nous sommes retrouvés à un mariage, où vous étiez invité et nous aussi. Vous avez voulu m'embrasser, j'ai reculé. Mon mari vous a dit : « *J'ai des pardons à vous donner, il y a des conséquences sur notre vie de couple* », mais vous avez persisté à dire que vous aviez agi pour mon bien. Quand vous lui avez dit : « *Et si je te disais que je me suis confessé ?* », il a répondu : « *Je ne vous croirais pas, car alors, vous seriez tombé à genoux devant Alice et vous lui auriez demandé pardon* ».

Nous nous sommes revus à un autre mariage six mois après. Mon mari vous a dit : « *Nous avons fait célébrer une neuvaine de messes pour votre conversion.* » « *Vous êtes resté silencieux. J'espérais une reconnaissance, un regret.* »

Il m'a fallu du temps pour percevoir que la confiance aveugle que je vous faisais m'avait fait tomber dans un piège redoutable.

Comment un être humain, prêtre, consacré, religieux, a-t-il pu user de son autorité, de son intelligence pour me tromper à ce point en vue d'assouvir ses pulsions ? En utilisant Dieu à des fins perverses.

Cela ne peut qu'avoir été pensé, calculé, prémédité : vous avez utilisé mes fragilités pour me faire consentir à l'inacceptable. Étiez-vous conscient de ce que vous alliez détruire chez vos victimes ?

Je crains que non, que vous me regardiez non pas comme une personne, mais comme un objet de plaisir pour vous...

J'ai été dévastée par les abus subis. En avril 2019, la cathédrale Notre-Dame de Paris a été dévastée par les flammes. En décembre 2024, une messe était à nouveau célébrée dans cette cathédrale restaurée, lumineuse, avec la consécration du nouvel autel.

Quelques dizaines d'années auparavant, j'entrais au carmel, j'étais alors sous votre emprise.

Votre emprise n'est plus, comme le précédent autel de Notre-Dame n'est plus, comme je ne suis plus au carmel.

Comme pour la cathédrale, une nouvelle page s'ouvre pour moi, une vie autre que ce qu'elle aurait pu être, mais traversée de lumière, baignée d'espérance.

Vous m'avez violée psychologiquement, spirituellement, physiquement. Vous m'avez transmis une vision de Dieu faussée, pervertie, avilie. Mais vous n'avez pu atteindre une zone intacte de mon être, inviolable, où Dieu seul a accès. De ce lieu perce une lumière que rien ne pourra éteindre.

Les prénoms des personnes victimes ont été modifiés.

Bruno Tackel : La chambre, la maloca

(La personne victime a souhaité que le témoignage ne soit pas anonymisé.)

Je l'avais oubliée. Pendant plus de trente ans j'ai oublié cette chambre. J'ai toujours cru qu'elle n'existait pas, alors que je vivais enfermé en elle, progressivement étouffé par ses odeurs rances. Car cette chambre était pleine d'odeurs, celles d'un homme qui s'abandonne, mais aussi celles des livres, si particulières, quand la poussière les recouvre.

Je l'avais oubliée, la chambre du père Stevens, mon professeur de néerlandais, d'anglais et d'allemand au Collège Saint-Michel de Bruxelles, où mon père m'avait inscrit, le jour de ma naissance, au mois de novembre 1965.

J'avais oublié cette chambre, et pourtant, j'y suis allé souvent, le soir après les cours, « *pour rattraper votre épouvantable retard* », invité par mon professeur qui, dans son immense générosité, me proposait des cours particuliers.

Dès le début de l'année de « poésie » – l'équivalent de la première en France – il m'avait pris en grippe, et m'humiliait régulièrement devant toute la classe. Je me suis mis à ne plus travailler, et à boire beaucoup d'alcool, en cachette, dans ma chambre. Son insulte favorite résonne encore dans mes oreilles : « *Tackels, vous n'êtes qu'un sale drogué.* » Une phrase terriblement prémonitoire, quasi prescriptive, qui allait me propulser pour des décennies sur la voie de la poly-addiction, et dans l'oubli de cette chambre.

Quand je suis retourné devant les grilles du Collège Saint-Michel pour le rituel de papa Kemo, cela faisait près de trente ans que je n'y étais pas allé. Trente ans pendant lesquels j'ai tout fait pour oublier, y arrivant plutôt avec succès. Ma mémoire est fragile, mouvante et pleine de trous. C'est à la fin du mois de juin 1982 que j'ai passé ces grilles pour la dernière fois, après que le Père Stevens soit venu en personne annoncer à mes parents mon renvoi.

Lorsqu'ils nous ont fait entrer dans leur monde, qu'ils appelaient la Maison de Dieu, ces hommes en robes noires, qui étaient responsables de nos jeunes vies et leur devaient protection, leur

ont causé des dommages aussi durables qu'insoupçonnables. En s'affranchissant de leur rôle de guides et de pédagogues, ils ont percuté et dérégulé pour de longues années mon équilibre affectif, à l'instar de celui de tant d'autres collégiens. Nous pouvons faire ici cette hypothèse : tout enfant ou préadolescent victime d'emprise sexuelle et spirituelle de la part d'un adulte en paiera le prix fort toute sa vie, et il sombrera presque mécaniquement dans une logique d'addictions, quelle qu'en soit la forme.

Je grimpe l'immense escalier de bois qui mène à l'aile des Pères. Dès les premières marches, il me semble que l'air est plus épais, feutré et oppressant. Le couloir couleur jaunasse est chargé d'échos et de bruits difficiles à identifier. À 17h30 précises, je frappe sur le verre dépoli de son « bureau », qui est en réalité aussi sa chambre, un lieu sinistre et carcéral qui empeste l'animal rance à force de réclusion, l'odeur de la tristesse. Il me répond de sa voix gutturale, faussement autoritaire. « *C'est bon, entrez.* » Il veut laisser croire que je le dérange, que ma présence est incongrue. Dieu sait si elle l'est. Mais pas pour lui, visiblement pas pour lui.

Lorsque je sors de sa chambre, mes jambes flageolent. Je m'enferme dans les toilettes, celles qui étaient réservées aux Pères. Lorsque j'entends le crissement du verrou, démesurément fort, je sais que je ne lui échapperai pas. Je suis chez lui, dans son domaine grillagé, et je n'ai qu'une chose à faire : obéir. Mon corps, comme mon esprit, vont devoir se plier au désir du maître.

C'est toujours après le repas de midi qu'il me fait passer le message. « *Vous viendrez ce soir après les cours, attendez-moi devant ma chambre.* » La scène se répète à l'identique, théâtrale. Nous sommes assis à son bureau, pressés l'un contre l'autre par le poids des piles d'ouvrages poussiéreux. À peine ai-je commencé à annoncer la traduction, il met rituellement sa main sur ma cuisse et commence à me caresser, glissant ses doigts sous le tissu de mes culottes courtes, jusqu'à remonter sur mon sexe, qu'il masse doucement, jusqu'à ce qu'il durcisse. Pour rendre supportable le poids de sa main fébrile sur ma peau, j'écoute le chant des oiseaux dans le parc. J'entends leur plainte.

C'est la nuit du 24 au 25 août 2024, à Guasca, 2900 mètres, sur la cordillère orientale des Andes colombiennes. Je suis chez Juanito, un shaman Cofan qui organise des cérémonies d'ayahuasca, la plante de pouvoir qui permet aux hommes de faire des choses que ceux du nord croient impossible, comme les voyages dans l'espace et dans le temps. J'ai commencé ce travail, d'initiation autant que thérapeutique, il y a douze ans, lorsque j'ai affronté mon problème de poly-addiction au sexe, à la cocaïne et à l'alcool, et que la chambre du père Stevens a commencé à réapparaître.

Après la première prise, il ne se passe rien. Toujours rien, ou presque après la seconde. Je vais juste vomir, assez peu, plutôt une régurgitation, et je demande à Juanito ce qu'il en pense. Il me donne une troisième coupette, plus diluée, et je retourne auprès du feu.

Étrangement, ce feu que j'aime tant, je ne peux rester en sa présence. Je me sens irrésistiblement attiré par ma couche, tout au fond de la maloca, un lieu où je suis très peu resté pendant les précédentes cérémonies, parce qu'il y fait très froid, terriblement froid, malgré les nombreuses couches de couvertures.

Je me couche donc à regret sous mes couvertures de laine de mouton, et c'est le noir. J'ai très froid. Tout est noir. Je ne vois rien, mais je sens une présence, de plus en plus oppressante, et j'ai de plus en plus froid. Je commence à avoir très peur. Mais de quoi ? Je suis tellement terrorisé que je gémiss, de plus en plus fort. Je mange ma ruana pour étouffer les gémissements. J'entre en panique, je crie maintenant très fort, j'appelle à l'aide, et pleure sans pouvoir m'arrêter. Mon visage est envahi de larmes et de morve, j'ai l'impression que ma tête est un seul liquide en mouvement qui s'évacue.

Juanito a tout de suite remarqué ce qui se passe, et il s'approche de moi avec son harmonica. Je vois sa forme, immense, qui danse, avec Gaïra à ses côtés, elle me prodigue des soins d'une douceur infinie, pendant que Juanito va chercher un énorme édredon qu'il enveloppe autour de moi comme une cloche. Il y a beaucoup d'encens, je flotte dans la fumée. Je suis cloué, immobilisé sous le poids, et je continue à gémir.

Soudain, je perçois une chaleur désagréable autour de mon sexe, qui peu à peu se transforme en véritable douleur. Je m'entends dire, très distinctement : « *Enlevez votre main, s'il vous plaît.* » Je comprends parfaitement où je suis, et à quelle époque. À mon côté droit, je sens clairement la présence du père Stevens. Je suis dans sa chambre, au Collège Saint-Michel, et c'est la première scène, juste au moment où il va sauter sur sa proie.

Je comprends que je peux encore m'en sortir, et me sauver, sortir de cette pièce. Je vois la fenêtre, elle est fermée, la porte aussi. Je ne peux absolument pas bouger, congelé sous la masse des couvertures. Mais il y a le chant de Juanito, le chant de Juanito m'appelle et m'indique comment faire, comment sortir de cet enfer qui se prépare. Son chant ne me quitte pas, il se lie à moi comme une corde pour sauver un homme qui se noie. Et il y a Guaira, à ses côtés. À un moment, je les vois en plein travail, et ce que je vois est beaucoup plus grand qu'eux : les esprits qu'ils convoquent sont là autour de moi, comme des ombres, très obscures, qui dansent et se meuvent de façon démesurée, hors de la mesure et des possibilités humaines.

Toute la nuit, leur chant va sortir l'enfant de cette salle de tortures, ce petit garçon qui était enfermé là depuis 44 ans, dans cette chambre du Collège Saint-Michel. Dans l'obscurité, je le reconnais. Il est accroupi, recroquevillé dans un coin, en pleurs. Je le reconnais. C'est Bruno, il a 5 ans, il est puni, enfermé. Il grelotte. Plus tard dans la nuit il va se lever, et se jeter dans les jupes d'une femme, une femme âgée qui porte une robe de grosse laine, assise sur une chaise dans l'étable de la ferme de mes grands-parents maternels, à Combres, dans le Perche.

Au bout d'un certain temps à recevoir la musique par tous les pores de mon corps, je sens que je commence à me dépétrifier, comme une statue de sel qui passerait à l'état liquide. Je peux maintenant me décoller du sol, et je fais bouger cette masse énorme qui me recouvre. Je suis le chant et je remonte, je me sens comme tiré par la voix. J'arrive à sortir de ma cloche chrysalide et me dirige vers le feu en titubant. Juanito me voit et s'écrie : « *Tu t'es levé ? C'est formidable* » et il me prend dans ses bras, tendrement, comme le font si bien les Colombiens.

Plus je suis en contact avec le feu, plus je sens que je n'ai plus peur. No mas miedo. Le chant de Juanito, son « Icaro » – le chant cathartique qui le définit comme shaman – est en train de l'évacuer. Mes larmes commencent à diminuer, et avec l'arrivée du soleil, elles cessent complètement. J'ai vécu cette nuit la délivrance de l'enfant resté coincé pendant 44 ans dans cette chambre. Comme un chaton coincé dans un arbre, le petit garçon, pendant toutes ces années, se cognait la tête dans la mienne, pleurait dans mes larmes, hurlait dans mes cris, se désespérait dans mon désespoir.

C'est pour cela que j'ai tant pleuré, toutes ces larmes, non de tristesse, mais de délivrance. J'ai pleuré une nuit entière de délivrance, j'ai pleuré la délivrance. La délivrance comme une sorte de réveil. Car c'est bien d'un réveil dont il s'agit, avec cette lumière intense qui maintenant m'irradie intérieurement. La lampe à huile est bien allumée dans la neige.

La dernière image est la porte que je reconnais entre mille, la porte de la chambre de mon bourreau. Avec le jaune, écoeurant, ce jaune inimitable des couloirs du Collège Saint-Michel. Elle est fermée, à clé, scellée, et derrière, c'est le passé qui est enfermé, à jamais. Il ne pourra plus venir me hanter et me ronger. Il est congelé derrière cette porte. L'emprise est terminée. La blessure peut se refermer.

Il y aura un avant et un après la nuit du 24 août 2024.

C'est beau de relire sa vie à la lumière de la foi, c'est une épreuve quand la vie vous a malmenée.

Tout me destinait à une vie heureuse. J'ai reçu un bel héritage familial : toute petite j'ai baigné dans l'amour d'une famille croyante où l'on m'a appris l'amour de l'Église. On m'a appris à avoir confiance et je ne pouvais douter de la donner à mon tour. J'ai été bercée par l'amour d'un père d'une grande bonté et par lui la paternité de Dieu a été comme une évidence. Tout cela a forgé mon cœur et mon âme profondément touchés par le beau, le divin et le sacré : le Seigneur a pris place dans ma vie avec la douceur dont j'étais entourée.

Cette enfance a laissé comme un baume sur mon cœur qui m'a permis d'oublier dans une grande amnésie, d'autres événements qui entachèrent ma vie de petite fille et n'ont refait surface que récemment.

Puis la vie a apporté son lot de souffrance : notre 1^{ère} fille est mort-née. Je me souviens de ces moments d'obscurité où le chagrin immense, le doute et la révolte ont envahi mon cœur et mes pensées. Il m'a fallu de longs mois pour essayer de me relever.

J'ai découvert à ce moment-là le renouveau charismatique et les écoles de prières que ce prêtre jésuite organisait : il en était le berger dont tous me parlaient, celui qui avait une foi à déplacer des montagnes. Il avait une grande prestance, beaucoup d'empathie pour chacun, peut-être de trop pour moi, mais je n'avais pas appris à me méfier ! On a beau se dire que quelque chose ne va pas, c'est infiniment plus difficile si tout le monde le met sur un piédestal ! C'est difficile de reconnaître une situation de risque dissimulée par une efficacité pastorale réelle et j'ajoute, dissimulée par l'enivrement de sa réussite, par son pouvoir, justifié par son travail d'évangélisation : un piège qu'illusionne une réussite pourtant applaudie par tous et très difficile à dénoncer !

Alors quand il est venu dans ma chambre à 6 h le matin, la sidération a été telle qu'il m'a été impossible d'opposer une quelconque contestation et résistance. Le ciel m'est tombé sur la tête. Il m'a dit :

« *C'est le Seigneur qui me donne cette tendresse pour toi... ne crains pas... ne dis rien aux autres, ils ne comprendraient pas !* ». Je n'avais pas vu venir le danger de la transgression par laquelle il s'est identifié à la volonté de Dieu en se servant de sa bouche, de ses mains, de ses yeux comme outils d'amour pour accomplir la volonté divine en moi ! Ça laisse très peu de liberté quand on est jeune : oser contredire la volonté de Dieu, telle que lui me la présentait, je n'ai pas su...

L'abus s'est mis en place quand il a exigé le silence en disant ces mots : « *Ne dis rien aux autres, ils ne pourraient pas comprendre la tendresse toute particulière que Dieu me donne pour toi ; et aussi, tu me dynamises pour les frères !* ». Le lendemain, j'ai refusé ses nouvelles démonstrations, alors ultime culpabilisation, il m'a dit : « *va-t'en si tu ne me fais pas confiance, si tu ne crois pas en ces paroles et gestes que Jésus m'inspire pour toi !* ».

L'obscurité encore plus intense que les années auparavant a assombri mon horizon. Que faire de ce vécu ? À qui le confier ? Comment était-ce possible ? J'ai perdu en quelques minutes tous les repères qui m'avaient faite. J'étais désorientée, brisée, je ne savais plus que faire ! J'étais propulsée dans un vécu que je n'aurais jamais choisi, que je ne pouvais même pas imaginer. Alors, j'ai choisi le silence... pendant 30 ans ! 30 longues années où j'ai douté des prêtres et de l'Église. Ma crédibilité envers eux a été durement entamée. Qui aurait pu entendre cela, il y a 30 ans ? La communauté des croyants a valorisé ce prêtre, directeur spirituel charismatique, fondateur de ces écoles de prières : Que valait ma parole dans une confrontation, contre la sienne ?

Pendant de longues années, j'ai observé les prêtres autour de moi, j'ai douté de leurs paroles, de leur comportement. Ma confiance en eux était mise à mal. L'abuseur a détourné les fondamentaux de ma confiance à son propre usage, son emprise spirituelle a été de prendre la place de Dieu dans mon esprit, il s'est saisi de ma foi, il a touché à cet intime de l'intime, à la fine pointe de l'âme qui est le lieu en nous de la confiance et de la foi.

Pendant de longues années, j'ai quitté l'Église et ai cherché à m'en sortir dans la psychologie, les thérapies.

L'œuvre du Malin est insidieuse et j'ai douté durablement de la victoire de Dieu sur les puissances des ténèbres. Mon engagement dans l'Église a ralenti : quel gâchis !

La dénonciation des abus sous l'impulsion du Pape François m'a donné le courage de partager ce vécu avec mon époux en 2018 : le sol s'est dérobé sous ses pieds. Mais lui parler m'a aidée à libérer ma souffrance intérieure. Et j'ai réalisé à quel point les violences vécues engendraient encore une virulence émotionnelle inouïe 30 ans après.

Ma rencontre ensuite, avec notre évêque diocésain Luc Ravel m'a permis d'entamer le long chemin de la reconstruction, car j'ai pu avec lui revisiter les dégâts dans le partage de la même indignation.

Continuer à rester dans le silence est à présent juste impossible. L'Église porte la responsabilité de ces trop longs silences : ces silences devant le mal sont des silences coupables qui condamnent les victimes à un double enfermement : celui de leur blessure et celui des lâchetés de l'Église

Aujourd'hui je redécouvre des hommes de Dieu, (notamment) vous mes frères de la Compagnie de Jésus qui nous soutenez, nous les victimes ! Vous n'êtes pas tous coupables et nous, les victimes, ne voulons pas du pardon des innocents, mais avec vous nous faisons aujourd'hui mémoire de tous celles et ceux qui ont eu leurs vies bouleversées par des actes abjects.

Merci d'être à nos côtés dans ce combat. En nous donnant la parole, nous passons de victimes à témoins.

Je crois avec vous que le mal et le mensonge ne l'emporteront pas : Jésus-Christ sera notre force !

Christine Boucabeille

(La personne victime a souhaité que le témoignage ne soit pas anonymisé.)

1963

Haguenau.

Ma grand-maman m'a donné cinq francs.

Avignon.

Nous arrivons par le train de nuit en fin de matinée, et nous sommes en avance pour notre rendez-vous.

Maman veut me montrer le Palais des Papes, le jardin du Rocher des Doms et la cathédrale.

Sur les marches, un mendiant exhibe ses jambes couvertes de blessures.

Je lui donne mes cinq francs.

Maman est en colère.

Nous arrivons au collège Saint-Joseph.

Sur le sol, la devise : « *Ad Majorem Dei Gloriam.* »

Au parloir, maman demande au jésuite qui nous reçoit de me dire que je ne dois pas donner mon argent aux pauvres.

Il est très embarrassé et ne prend pas parti.

Le collège n'accepte des pensionnaires qu'à partir de la sixième.

Je loge donc dans une famille avec deux autres enfants de mon âge et un plus grand.

Nous partageons tous les quatre une petite chambre au rez-de-chaussée d'un immeuble très ancien, rue de la Campane.

Il n'y a pas de salle de bain et le WC se trouve dans l'escalier commun aux autres appartements.

Il n'a qu'un quart de poumon.

L'horrible bruit de sa respiration, son souffle, il me serre contre sa robe noire.

Louis Dubuffet, père spirituel des petits, me viole.

J'ai neuf ans.

J'écris une lettre à ma grand-mère belge :

« NOIR, noir, la nuit aussi est noire... J'ouvre la fenêtre et je respire ».

Je respire, je veux faire partir cette douleur.

Encore, et encore...

Damien de Wispelaere

(La personne victime a souhaité que le témoignage ne soit pas anonymisé.)

Comment raconter l'inracontable ? Tellement inracontable que cela avait sombré dans le gouffre de l'oubli de ma mémoire, alors que je suis hypermnésique.

Comment tout cela a refait surface ? Je me souviens d'un dîner entre amis où, la discussion arrivant aux violences sexuelles sur enfants, j'ai explosé de colère et de rage en m'écriant que ces personnes méritaient la peine de mort, alors que j'y suis viscéralement opposé. Cette explosion de violence m'a effaré profondément car je ne l'avais pas comprise sur le champ.

Yves Cheminan, jésuite de son état, était mon professeur de français, latin, grec et instruction civique (jamais abordée !) quand j'étais en troisième au collège Notre Dame de Sainte Croix au Mans. Avec la complicité du surveillant, il me faisait appeler pendant l'étude ; son bureau était juste à côté. Je me retrouvais alors coincé entre ses cuisses avec cette excroissance qui gonflait la jambe de son pantalon. Je n'ai compris que bien plus tard que c'était son sexe turgescent... Je n'arrive toujours pas, malgré le temps et l'analyse, à me souvenir de ce qu'il faisait avec ses mains. Profondeur de l'oubli, instinct de survie et de sauvegarde. Pour le reste je n'ai toujours pas de mots, rien que de la honte. Son odeur corporelle négligée était épouvantable de sueur mal lavée chez cet individu obèse. Cette odeur, qui imprégnait tout son bureau, m'a longtemps hantée. Quand après ces séances atroces je retournais en étude, j'avais un sentiment de honte et que tous savaient ce qui s'était passé. Je n'étais pas le seul convoqué dans ce bureau répugnant. Heureusement, j'étais externe et pas interne ! Ces souvenirs me glacent encore.

Et il fallait appeler « Père » cet ordure.

C'est à cette époque que j'ai perdu la première personne du singulier du futur, tant psychologiquement que, *stricto sensu*, sur

le plan orthographique, puisque systématiquement, ajoutant un S, je le transformais en conditionnel. Comment aurais-je pu avoir un futur puisque je n'existais pas, puisque je n'étais qu'un objet, qu'une chose ?

Une réflexion en profondeur, à la suite de mes dix années d'analyse, m'a peu à peu rendu conscient que ce que j'avais subis de la part d'Yves Cheminan avait profondément détruit en moi toute fierté et jusqu'à mon identité propre. J'ai été chosifié et réduit à l'état d'objet par cet individu, à une époque de l'adolescence où j'étais, comme tout adolescent, particulièrement vulnérable.

Traité en objet par cet individu, donc dévalorisé, privé, de mon humanité, je me suis profondément et longtemps réfugié dans un monde virtuel, imaginaire, ce qui, avec la honte, a encore plus contribué à me couper des autres. Je garde un souvenir épouvantable de mes années de collège et de lycée, avec un profond mal-être et un isolement douloureux.

Je porte toujours en moi une douleur immarcescible car, abîmé moi-même, j'ai également abîmé ma famille proche et je reste toujours aussi peu sûr de moi et de ma valeur, me ressentant toujours, malgré les années et mon parcours professionnel, comme un imposteur et un dilettante...

INTRODUCTION DE SŒUR SAMUELLE LORS DU DÉVOILEMENT DE SA MOSAÏQUE

Je m'appelle sœur Samuelle. Je suis une sœur ermite, sortie de sa grotte pour la journée. Je suis aussi artiste et mosaïste et c'est à ce titre qu'en décembre dernier j'ai reçu un appel téléphonique de deux personnes de votre collectif qui souhaitent me rencontrer dans le but de me passer une commande pour cette journée du 1^{er} mars.

J'ai été très touchée par leur confiance.

Très touchée aussi d'écouter, d'entendre ce que votre collectif tentait de préparer pour cette journée importante pour chacun et chacune d'entre vous.

J'ai été touchée, à titre personnel, et rejointe dans ma propre expérience parce que j'ai moi-même été victime de violences psychologiques au long cours dans une congrégation religieuse que j'ai dû quitter pour ces raisons. J'ai été victime également d'un jésuite, non pas en France mais à l'étranger en Italie, un jésuite artiste qui lui-même m'a appris à faire de la mosaïque.

Donc depuis une dizaine d'années, j'essaie de me reconstruire et surtout de faire de la mosaïque autrement ; de sortir de la dynamique d'abus que j'avais vécue à travers l'apprentissage de cet art et de réapprendre ce langage artistique avec d'autres mots, avec d'autres formes, avec d'autres matériaux. C'est aussi pour ça que j'ai répondu très favorablement et très positivement à la demande qui m'a été faite en décembre dernier pour la journée d'aujourd'hui.

Plus je pratique la mosaïque, plus j'y vois une image très explicite de la fragmentation de nos êtres lorsque nous vivons un abus ; plus j'y vois aussi de la reconstruction de nos êtres quand nous pouvons sortir de ces dynamiques mortifères.

En écoutant Guilhem Cause, tout à l'heure, j'étais très marquée par cette tension qu'il exprimait et que, je pense, beaucoup d'entre nous vivent, de la destruction qui cohabite avec la reconstruction

en permanence, ce qui n'est pas toujours très facile à vivre. Mais qui, parce que cette tension existe, crée aussi un espace parfois très ténu et malgré tout un espace à travers lequel il me semble qu'un souffle de vie peut se faufiler.

Je crois que c'est ce souffle de vie, parfois ténu, parfois plus assuré que j'ai essayé de retransmettre à travers cette mosaïque pour cette journée. La mosaïque permet aussi, comme vous pouvez le voir, comme vous le verrez peut-être en vous approchant tout à l'heure, de remettre ensemble des morceaux qui ont été fracturés. Les morceaux qui ont été cassés ce sont des matières totalement minérales en l'occurrence de l'ardoise, quelques galets de marbre, des petites tesselles d'or et de la feuille d'or appliquée sur de l'ardoise. Ces matériaux sont fracturés, cassés. Mon travail consiste à les remettre ensemble, à recoller les morceaux. Je pense que c'est le travail de pas mal d'entre nous depuis quelques années, depuis parfois 30 ans, 40 ans et encore pour quelques années je l'espère. C'est un travail de recoller les morceaux, non pas de les remettre comme ils étaient avant, parce que nous savons très bien et nous expérimentons à la fois dans notre chair et dans notre psychisme que nous ne reviendrons pas à l'état d'avant l'abus, d'avant ce que nous avons vécu.

Par contre nous pouvons réorganiser, redonner une autre dynamique à ces morceaux qui sont les nôtres, à ces parties dispersées par la dissociation traumatique, à ces cris qui nous hantent et qui parfois nous empêchent de dormir comme nous l'avons entendu.

La mosaïque permet de recoller ses morceaux ensemble pour leur donner un nouveau visage qui est le visage je l'espère, en tout cas je le souhaite pour moi et pour ceux qui sont présents aujourd'hui, qui est le visage d'une vie nouvelle, en tout cas d'une vie qui peut encore vivre. Je pense que c'est dans cette dynamique également que nous pouvons nous considérer comme des survivants et des survivantes.

Le mot survivant/survivante est un mot unique en français. Il n'y a pas de trait d'union ! Malgré tout, j'oserais introduire un trait d'union entre le « sur » et le « vivant/vivante ».

Je pense, en tout cas j'espère, que nous pouvons vivre avec ce « sur-plus », cette « sur-abondance » qui, parce que nous y donnons

notre force et y mettons tout notre cœur, parfois toute notre vie et tous nos moyens, nous permettent de reprendre vie et de reprendre une vie qui est vraiment la nôtre à travers nos propres morceaux que nous tentons de recoller comme nous pouvons mais qui, je l'espère, peut nous donner un nouveau visage avec ce que nous avons vécu auparavant.

Soeur Samuelle

MOT FINAL DU PROVINCIAL

Depuis que je suis confronté aux abus dans l'Église, j'ai perdu toute certitude quant à savoir ce qu'il me faut faire. Que vous dire ? Qu'ajouter aujourd'hui, au terme d'une journée aussi dense ? À l'occasion de notre rencontre, le supérieur général des jésuites – Arturo Sosa – nous a adressé une lettre et il a – je cite – « *présenté la demande de pardon de la Compagnie de Jésus* ». Aussi je fais mienne cette expression, à mon tour, mais en tremblant : je vous présente ma demande de pardon, à vous personnes victimes de jésuites de France et de Belgique francophone, à vous les proches de ces personnes, vous qui partagez le poids de la souffrance ; peut-être l'avez-vous fait pendant des années sans comprendre pourquoi, peut-être le faites-vous aujourd'hui en partageant révolte et colère ? En même temps, si je le fais en tremblant, c'est parce que certains m'ont dit aussi : « *surtout ne me demandez pas pardon* ». Ajoutant soit : « *Vous n'y êtes pour rien* », soit « *Vous déposez sur moi un nouveau fardeau : votre demande me force, m'oblige* ».

Que dire alors ? Ce serait trop faible de simplement présenter des excuses ; cela peut être mal compris quand on demande pardon. C'est pourquoi je souligne : je vous présente une demande de pardon. Cette demande présentée n'impose ni ne force aucune réponse. Si l'irréparable ne peut être totalement réparé, que ces paroles (cette demande, cette présentation, cette présentation de demande) avec les paroles et gestes de cette journée aident à rendre vos blessures supportables. Les blessures ne s'effacent pas mais je fais le vœu qu'elles cicatrisent.

« *Honte et confusion* ». Dans sa lettre, Arturo Sosa y a fait référence : Ignace invite tout retraitant, et donc tout jésuite, à expérimenter honte et confusion pour le mal dont il s'est rendu coupable. Les agresseurs et ceux qui ont couvert leurs crimes, tous ceux-là ont provoqué beaucoup de confusion chez les personnes agressées, et déversé en elles beaucoup de honte. Aujourd'hui la honte et la confusion ont retrouvé leur place : elles sont du juste côté. De celui des agresseurs et de ceux qui ont couvert leurs crimes.

Face à cela, une mosaïque de sœur Samuelle, œuvre qui gardera par son nom « *Des profondeurs, je crie...* » mémoire de cette journée, mémoire du poids de ce qui a été vécu, hier et aujourd'hui.

Je résume quelques mots qui me semblent importants en cette conclusion de journée : compassion ou pleurer ensemble, honte et confusion, présentation d'une demande de pardon. J'ajoute encore un mot : prévention. Car il n'y a pas que « *Heureux ceux qui pleurent avec* », il y a aussi « *Heureux ceux qui ont faim et soif de justice* ». Depuis quelques années, notre politique de prévention a largement évolué, et dans le bon sens : pour que les institutions jésuites soient des maisons aussi sûres que possible. Je suis conscient que ce travail n'est pas terminé, mais je m'engage à le poursuivre. Sensibilisation et formation de tous les acteurs, accueil franc et ouvert des personnes qui se plaignent ou apportent leur témoignage, collaboration avec les autorités judiciaires.

Je suis bien conscient que cette journée mémorielle n'est pas un point final, mais une étape. Quelqu'un m'a demandé, à la suite de la matinée où nous avons entendu vingt témoignages différents : « *comment allez-vous gérer tout cela ?* » J'ai répondu que je n'en savais rien, convaincu qu'il ne s'agit d'ailleurs pas de « gérer », mais bien de continuer à cheminer et de construire ensemble. N'hésitez donc pas à revenir régulièrement vers notre cellule écoute et prévention !

Je reconnais aussi humblement que nous restons faillibles, dans la manière dont nous traitons des situations, ou bien dont nous accueillons des témoignages. Moi-même il m'est arrivé d'oublier ou de commettre des erreurs. C'est pourquoi il est si important de demeurer en dialogue et de poursuivre le chemin ensemble.

Je tiens à remercier les membres de notre cellule écoute et prévention. Je remercie celles et ceux qui ont accepté de préparer cette journée. Je remercie toutes les personnes qui ont accepté de témoigner : vous êtes un encouragement pour toutes celles et ceux qui ne l'ont pas encore fait... et qui le feront peut-être un jour.

Thierry Dobbelstein sj

EXTRAIT DES MESSAGES REÇUS À L'ISSUE DE LA JOURNÉE

Un grand merci pour cette journée mémorielle du 1^{er} mars 2025.

La Compagnie de Jésus a été courageuse, a fait confiance à l'équipe de préparation de cette journée qui a réalisé un travail magnifique. J'ai senti que vous aviez cherché au maximum à la rendre pour tous la plus acceptable possible, même si cela a été très dur.

Le matin dans une salle à huis-clos, il nous a été donné d'entendre la colère, la violence des témoignages, sans effacer l'insoutenable. Tout avait été préparé pour nous y aider : nous avons été soutenus par des pauses musicales, des pauses silencieuses, la liberté était la règle d'or : respect de la parole ou du silence de chacun, relais éventuel par des comédiens en cas d'émotion trop forte. Tout cela pouvait nous conduire à de l'empathie, de la solidarité, de la fraternité entre nous tous.

Dans ce que nous avons vécu, nous avons senti que vous avez cherché à rendre cette journée la plus vraie possible. Certes, elle a été lourde de tout ce qui a été dit, mais cependant vous avez su, dans une salle sobrement décorée donner un cadre souple, favorisant la liberté, la confiance, et le respect.

L'après-midi fut plus ouverte à d'autres participants (un représentant de chaque communauté de la province et des journalistes). Que de moments forts entre prière sobre, pour ceux qui le voulaient et cette danse qui nous a entraîné vers le beau. Cela m'a fait du bien. Merci à ceux qui ont témoigné plus longuement, et à ceux qui ont participé à une table ronde. Que d'émotions fortes. Cette journée fut lourde de poids de vie, m'a fait du bien, même s'il faut continuer à vivre avec l'irréparable, je ne me sens plus coupable ou responsable. Sans effacer l'insoutenable, la colère, la violence qui nous étaient donnés à entendre, j'ai été portée, entraînée à de la solidarité avec tous ceux qui étaient là.

Avec tout le poids humain qui a été partagé et que chacun a accueilli

avec bienveillance, vous avez tout allégé au maximum.

Merci pour ce magnifique travail, tant pour le déroulement de la matinée, que celui de l'après-midi. Un sans-faute. Bravo au collectif. Merci à eux : tout y était : liberté, douceur, sans oublier la coloration artistique - malgré la violence de ce qui nous a été donné d'entendre.

Bravo pour le choix de l'artiste, elle-même victime d'un jésuite, qui a fait cette œuvre superbe, tellement juste. L'ombre, la lumière, les tesselles brisées, et les trois clous. Que de symboles.

Pas facile pour moi, pour mon mari - comme pour toutes les personnes qui étaient venues témoigner -, mais pas facile non plus pour les pères jésuites présents et ceux qui ont eu une responsabilité dans la Compagnie qui ont entendu ce que des compagnons, qu'ils avaient connus, avaient fait et ce que cela avait produit comme souffrance. Je craignais cette rencontre en présence de beaucoup de jésuites que je connaissais bien. J'avais peur de parler, d'être jugée. Mais ils se sont montrés des frères respectueux, discrets, chaleureux, affectueux, et c'était bon.

Merci à vous tous compagnons de Jésus qui étiez là, dans des dispositions d'ouverture pour accueillir ce qui vous serait dit, à la manière dont chacun pouvait en parler. Vous nous avez fait confiance, merci, vous avez écouté, vous avez pleuré avec nous.

Nous sommes rentrés fatigués mon mari et moi, mais rendant grâce pour ce temps. Vous avez eu un magnifique courage de mettre en place cette belle journée de vérité. Ce temps long profond, vrai, avec des respirations artistiques, musique, chant, danse, art graphique, a permis d'accueillir tous ces témoignages lourds de blessures inaudibles, mais qui ont pu être entendues par des oreilles et des cœurs ouverts. Il me semble que ce fut le cas pour beaucoup, mais peut-être pas pour tous.

Cette journée a été certainement bénéfique, en tout cas pour moi, je pense pour la majorité des présents, et j'espère pour tous. Merci de m'avoir permis de sortir du moi, pour me sentir solidaire du « nous ».

Je peux dire aujourd'hui : j'ai vécu le carême qui commençait, sous le signe de la résurrection.

MC

Bonjour Thierry,

Je tenais très simplement à te dire un merci reconnaissant et plein de gratitude pour la journée mémorielle de samedi. Une personne victime dont je suis proche m'avait demandé de l'accompagner. Non sans une certaine appréhension, j'avais accepté pour la soutenir dans cette démarche onéreuse pour elle.

Je ne m'attendais pas à vivre ce moment si rude et si heureux, avec vous... dans le sens de « heureux ceux qui pleurent ». Et je voulais te remercier, toi et chacun de tes frères présents pour le témoignage du Corps de la Compagnie que vous nous avez donné au cœur même de l'horreur si éprouvante à entendre, de la colère si violente et frontale à recevoir, de l'abîme de souffrance dont les personnes victimes nous rendaient témoins. Merci pour la vulnérabilité humble et vraie du Corps de la Compagnie que vous nous avez partagé en étant là à écouter et recevoir ces mots, ces cris, ces colères sans vous dérober, merci pour vos silences, pour ces mots qui ont essayé de se dire, de se balbutier (particulièrement les tiens dits avec franchise), merci pour vos émotions qui ne se sont pas cachées, merci pour vos larmes... Merci aussi pour la délicatesse de votre présence, de votre accueil, de votre attention, merci pour votre empathie discrète et si forte... merci pour cette solidarité fraternelle de Corps que vous nous avez donnée à sentir... De tout cela j'en ai été profondément touchée et bouleversée. Des échanges ensuite avec la personne que j'accompagnais m'ont donné à entendre quelque chose de « réparateur » vécu par elle grâce à cette démarche et la manière dont elle a été proposée.

Je voudrais particulièrement remercier le collectif pour la justesse de cette journée, par la manière dont elle a été menée avec tellement de respect et authenticité. Merci pour les moyens utilisés notamment de l'art : la musique, la danse lors de la prière, la décoration et disposition de la salle et puis cette œuvre d'art de sœur Samuelle... tout cela permettait aussi à chacun de faire son chemin... un chemin qui doit se poursuivre. Cette journée a marqué pour moi une étape, il y a un avant, il y a un après ! Encore Merci !

Anne Kerrand

Créer ensemble, pleurer ensemble, retisser les liens

De nombreux témoignages de survivants de violences au sein de l'Église montrent que les institutions ecclésiastiques n'ont pas été capables d'accueillir leurs témoignages. En effet, les institutions ont tendance à se protéger, elles se rendent incapables d'écouter ce qui est criminel ou incompatible avec la mission qui leur est attribuée. Cette dynamique ajoute encore plus de souffrance à celle que vivent déjà les survivants. Je considère que la Journée Mémorielle du 1^{er} mars appartient à un autre registre : elle abandonne la dynamique du déni, s'ouvre à l'écoute et à la réparation. En somme, elle ouvre de nouvelles possibilités pour établir une culture de soin et de protection de tous au sein de l'Église, et en particulier dans la Compagnie de Jésus en France et en Belgique francophone. Il ne s'agit pas de clore le sujet, mais au contraire de poursuivre ce long chemin : créer ensemble, pleurer ensemble et retisser les liens.

Créer ensemble

Un élément important de cette journée mémorielle est qu'elle a été organisée par un collectif composé de survivants, de jésuites et de membres de la cellule d'écoute de la Compagnie de Jésus. Cette expérience de collaboration remet en question certaines attitudes ecclésiales telles que l'autosuffisance et l'absence de comptes à rendre. Créer ensemble, réfléchir ensemble, se souvenir ensemble souligne l'importance de chaque personne et le fait que c'est seulement ensemble que nous pouvons imaginer une Église qui protège tout le monde.

Pleurer ensemble

Si l'empathie est comprise comme « se mettre à la place de l'autre », elle est ici impossible et illusoire, car ce qui a été imposé violemment aux survivants et ses conséquences échappent à ma compréhension. Je ne peux pas vivre ce que l'autre a vécu. Prétendre le faire pourrait éliminer l'unicité de l'autre ou homogénéiser son témoignage. J'ai appris de cette rencontre que notre seul pouvoir était de se placer aux côtés de l'autre et pleurer ensemble : moi à partir de mon expérience et l'autre à partir de la sienne. Cela témoigne d'une humanité partagée et plus évangélique. Cela nous renvoie à quelque chose que ceux qui

souffrent ont fait de tout temps : se réunir, s'accompagner, s'embrasser, se consoler et pleurer ensemble. Il ne s'agit pas d'une complicité qui dissimule, mais plutôt de reconnaître ce que j'ai de plus vulnérable en moi et, à partir de là, d'exercer la compassion. Aujourd'hui, l'Église et la Compagnie de Jésus sont invitées à faire de même.

Retisser des liens

Les cas de violence au sein de l'Église témoignent également de la destruction des liens. Non seulement entre l'institution et les survivants, mais nous voyons également comment les liens tissés par les survivants ont été fragilisés : dans leurs familles, au sein de leur couple, en eux-mêmes et avec Dieu. Au cours de cette journée mémorielle, j'ai été témoin de gestes et d'actes concrets qui témoignent d'une recherche authentique de retisser des liens, sans prétendre revenir à un état antérieur, mais en regardant vers l'avenir, vers quelque chose de nouveau que nous ne connaissons pas encore, mais qui, je l'espère, sera plus vrai, plus juste et plus aimant. Il appartient à chacun des participants, dans nos rôles particuliers, de continuer à aller de l'avant.

Nino Villarroel sj

Le 7 février 2026 a eu lieu à Bruxelles une nouvelle journée mémorielle tournée vers la prévention dont le titre était

« Parce que cela s'est passé dans une école »

Celle-ci a fait particulièrement mémoire des souffrances subies par celles et ceux qui ont été agressés dans les établissements scolaires jésuites en France et en Belgique francophone.

À cette occasion, un « survivant » a proposé cette petite conférence à des fins de prévention pour les enfants.

PETITE CONFÉRENCE POUR LES ENFANTS

Je vais vous raconter mon histoire, une histoire qui ne devrait jamais arriver, et qui pourtant s'est passée, ici même, dans l'enceinte de ce collège. Si j'ai décidé de vous la raconter – bien que ce soit pour moi, et pour vous sans doute aussi, un exercice difficile – c'est parce que je crois au *pouvoir* des mots. Grâce à eux, les hommes peuvent se libérer de toutes ces choses qui leur pèsent, les empêchent de vivre et les rendent tristes, ou méchants, ou agressifs. Grâce aux mots, les hommes peuvent se reconnaître, trouver un écho de leur propre vie, et transmettre à leur tour ce qu'ils ont vécu.

Mon papa m'a inscrit au Collège l'année de ma naissance, en 1965, pour s'assurer que j'y aurais une place. Une idée prudente et une redoutable prévoyance, qui ne m'empêchera pas de ne jamais y trouver ma place, la mienne.

J'étais pourtant un garçon ordinaire. J'aimais étudier, avec acharnement, et je me levais de plus en plus tôt, le matin pour réviser mes cours. Ce qui ne me permettra jamais, du moins dans cette enceinte, de sortir de la masse des *garçons de la moyenne* qui m'entouraient, promis à un avenir radieux s'ils acceptaient d'être modelés par une formation qui ressemblait davantage à l'époque à un dressage qu'à une éducation.

Mais alors pourquoi moi ? Pourquoi m'a-t-il choisi moi, et pas mon voisin ? Pour me faire sortir du lot, il a commencé à me parler directement

pendant ses cours. Il me rabaissait, me critiquait durement devant mes camarades. Parfois il m'insultait, me traitait d'incapable, jusqu'à cette phrase, pour moi la pire de toutes : « *Tackels, vous n'êtes qu'un sale drogué* ». Cette phrase, sa violence gratuite sonnent encore aujourd'hui dans mes oreilles.

J'ai perdu toute confiance en moi, et je ne n'ai plus travaillé, plus aussi bien qu'avant, c'est-à-dire de moins en moins bien. Alors, bon prince, face à mes résultats si décevants, il m'a tendu la main, et m'a proposé, à titre exceptionnel, de me donner des « *cours de rattrapage* », comme on disait à l'époque, après la fin des cours, dans son bureau, situé dans l'aile des pères. Bureau qui était aussi sa chambre. « *C'est une fleur que je vous fais Tackels, soyez à la hauteur.* » En fait de fleur, c'est mon tombeau qu'il creusait.

C'est ce jour-là que s'est passé l'impossible – ce qui jamais, au grand jamais n'aurait dû devenir possible. Il avait pris possession de mon esprit, en le piétinant et en l'humiliant, maintenant il ne lui restait plus qu'à prendre le pouvoir sur mon corps. Il en a fait sa chose. Je suis devenu sa chose, et quand je montais au deuxième étage dans l'aile des pères, je disparaissais, Bruno disparaissait, et je devenais son objet, il en faisait ce qu'il voulait avec moi, avec mon corps, avec mes fesses, avec mon sexe.

Et je ne disais rien, je n'en pensais rien lorsque je montais les marches des escaliers pour le rejoindre et qu'il me dispense mon « *cours particulier* ». Comment aurais-je pu penser, puisque je n'étais pas moi-même, à ce moment précis où j'entrais dans la chambre, dans ce lieu sinistre où il m'a détruit, cassé, comme un jouet trop utilisé, usé, abusé.

Cet homme qui devait me guider sur le chemin des hommes,
Cet homme qui devait m'apprendre à vivre, et me protéger,
Cet homme qui devait cultiver ma foi,
Cet homme m'a détruit.
Il m'a mis à mort, il a mis à mort le petit d'homme que j'étais, Bruno.

Mais je suis là devant vous, et je vous adresse ses mots.
Car j'ai eu la chance de survivre,
Malgré la mise à mort.
Je suis un rescapé, un survivant.

Je ne sais pas pourquoi je suis là devant vous, bien vivant,
Et non pas mangé par les vers, six pieds sous terre, comme tant
d'autres de mes compagnes et compagnons d'infortune.
Ce que je sais par contre, c'est que je vous dois ce récit,
Je me dois de vous raconter comment on m'a anéanti, et comment
j'ai survécu.

Quand un adulte, quel qu'il soit, parent, ami, enseignant ou guide
spirituel, agresse un enfant, c'est-à-dire lorsqu'il s'empare de son
corps et prend possession de son sexe, tout en lui offrant le sien, il est
en train de commettre un crime : il est en train de le mettre à mort.
C'est la définition du viol. Il lui laisse en effet très peu de chances de
vivre, de revivre ensuite normalement. Il est en train d'en faire un mort
vivant, une épave à la dérive, une carcasse vide après la tempête.

Même s'il a tout oublié – car nous oublions, très souvent, tout ce
qui nous est arrivé, pour nous protéger, pour survivre, justement –
l'enfant victime d'un viol va commencer à se comporter de manière
étrange. Il ne va plus vouloir travailler ni s'appliquer dans ses études ;
il contestera l'autorité, sous toutes ses formes, celle de ses parents,
de ses maîtres, de ses supérieurs hiérarchiques. Toute sa vie, il sera
décalé, fuyant, comme à côté de lui-même. Il prendra sans cesse des
chemins buissonniers, fera des pas de côté dans la nuit, pour se perdre,
et il commettra d'innombrables excès, où il se mettra en danger.
Ayant été abusé, il abuse maintenant de lui-même, sur lui-même. Il
a été abusé petit, et il va ensuite, une fois devenu grand, continuer
et parachever le travail. On a piétiné son être, alors fragile, et il va
continuer sur la voie des abus et des excès destructeurs : l'alcool, le
sexe, les médicaments, les drogues, la nourriture, les jeux, les écrans,
tout est bon pour fuir, échapper à la réalité, une réalité qui ne lui est
plus supportable, tant il se déteste dans cette réalité, où il ne se sent
pas à sa place, perpétuellement déplacé, dérangé, sans doute parce
que dérangeant.

Enchaînant les excès et les dérives, il va se perdre, sans boussole, dans
les forêts obscures de la dépendance. Il vit maintenant dans une cage,
parfois dorée, mais sans aucune liberté, sans la moindre possibilité
de décider et d'orienter sa vie vers la lumière. Pour lui, pour tous ces
enfants brisés, le soleil a cessé de briller, et ils s'éteignent avec lui.

Beaucoup meurent jeunes, trop jeunes, d'autres se suicident ou sombrent dans la folie. Car on les croit vivants – ils savent aussi faire semblant et donner le change, faire croire que tout va bien – mais ils sont morts à l'intérieur, cassés, brisés, en lambeaux, parce qu'en eux devenus adultes gît un enfant mort. Et soudain ils s'écroulent, sans bruit.

Sans bruit, et sans dire un mot, car de ce qui leur est arrivé, il leur est impossible de parler. Impossible. C'est du moins ce qu'ils croient. C'est ce que j'ai cru, c'est ce que j'ai fait : me taire, ne jamais parler – jusqu'à me faire tout oublier à moi-même – ne parler à personne, ni à mes parents, ni à mon frère, ni à mes amis. Se taire, pour toujours.

Un jour, en parlant avec mon médecin, des images se sont mises à apparaître. Des bribes de souvenirs de ce qui s'était passé dans la chambre d'Albert Stevens vingt-cinq ans plus tôt. Des images floues au départ, qui commencent à devenir de plus en plus précises, au point de me faire dire ces mots : « *J'ai été agressé par un prêtre, j'ai été violé par un jésuite, Albert Stevens, qui était mon professeur de langues au collège Saint-Michel, lorsque j'avais 15 ans.* »

J'ai revu, et comme revécu la scène de ce crime – car c'est un crime – et tout est revenu, tout le mal qu'il m'a fait. Tout comme dans un film, mais bien réel. Tout est revenu. Jusqu'aux odeurs de renfermé de sa tanière, jusqu'au chant des oiseaux dans le parc. Sans oublier la poussière des livres.

Dès les premiers mots, j'étais en train de me sauver. Me sauver du silence mortifère et de la fosse aux secrets que cultivent tellement les religions dans un cycle morbide : péché – silence – confession – absolution. Car oui, les mots sauvent, ils sont d'une puissance inouïe, et si l'on s'en sert bien, ils aident à construire la paix, à réparer les âmes.

Et puis il a aussi les images, parce que nous vivons dans un monde plein d'images. Il y en a certaines qui peuvent sauver des vies. Je pense au film de François Ozon, *Grâce à Dieu*, qui raconte le combat d'un groupe d'hommes adultes qui cherchent à faire la lumière sur ce qu'un prêtre leur a fait subir, lorsqu'ils étaient enfants. C'est en voyant ce film que mon ami Damien s'est mis à pouvoir parler de ce qui lui

était arrivé lorsqu'il était enfant. Il y a donc des images qui sauvent des vies.

Ce ne sont pas de vieilles questions d'un lointain passé. Je parle ici de ce qui se passe aujourd'hui même : toutes les trois minutes, un enfant est victime d'inceste en France. Dans chaque classe, on estime qu'il y a trois élèves concernés par ce drame. C'est ce que dit une amie professeur d'espagnol en début d'année, dans chacune de ses classes. Et chaque fois, dans chacune de ses classes, il y a une voix, une petite fille, un petit garçon, qui trouve la force de se confier à elle.

Pour conclure mon récit, je voudrais lancer un appel. Si ce que je vous ai dit aujourd'hui fait écho en vous, dans votre vie, ou dans celle d'un être cher, si vous sentez que votre corps, vos émotions, votre intimité et votre esprit sont menacés, touchés, envahis ou simplement perturbés, dites-le. Parlez.

Ne laissez surtout pas le silence faire son horrible travail. Parlez à quelqu'un en qui vous avez une totale confiance. Et très probablement – beaucoup plus que dans les années 60 ou 80 du siècle dernier – on vous écoutera, on vous prendra au sérieux, on vous ouvrira la porte, et le cœur. Et si ce n'est pas le cas, si un adulte est complice de ce silence criminel, dites-le. N'ayez pas peur, n'ayez jamais peur de parler de ces questions, dites-vous que vous avez raison de le faire. Et toute personne qui vous contredirait se rendrait complice de crimes.

N'ayez jamais peur de parler. Comme petits de l'homme, vous avez reçu le don de la parole, le don de parler pour honorer la vie, et de ce don personne ne pourra jamais vous priver.

Bruno Tackels, *le 7 février 2026*

<https://www.jesuites.com/paroles-de-survivants/>

Imprimé sur du papier ecolabellisé et recyclé Nautilus SuperWhite
FSC Recycled 100% - Sur les presses de l'imprimerie INGENIDOC



